**Ce qui est important 23 > PlusJApprends**

*Le Vice et la Vertu*, Plutarque, traduit du grec para Paul Chemla, Arléa

LE VICE ET LA VERTU

PRÉFACE

Le vice et la vertu de Plutarque sont-ils bien les nôtres? Et d’abord donnons-nous encore un vrai sens à ces mots aujourd’hui - un sens concret ?

Nul besoin de consulter le dictionnaire pour répondre non : « Le vice » (disposition au mal) et « la vertu » (force avec laquelle l’homme tend au bien) sont des termes vieillis qui ne servent plus guère. Sauf au pluriel : nous pouvons encore dresser deux listes, hétéroclites, des vices et des vertus. Mais en fait, du « vice de fabrication » aux « vertus thérapeutiques des plantes », l’usage moderne de ces mots tend à s’éloigner de l’homme. [...]

Ce n’est pas seulement le stoïcisme qui le sépare de Sénèque, son contemporain plus âgé (mort en l’an 65). Celui-ci connaîtra l’exil, les luttes pour le pouvoir au palais Impérial, et le suicide sur ordre de Néron. Rien de tel chez Plutarque. « Je croirais aisément que son âme avait les mouvements plus assurés et plus réglés », écrit Montaigne quand il le compare favorablement à Sénèque. Et il s’en explique en ces termes : « L’un [Sénèque], plus vif nous pique et élance en sursaut, touche plus l’esprit. L’autre [Plutarque], plus rassis, nous informe, établit et conforte constamment, touche plus l’entendement. Celui-là ravit notre jugement, celui-ci le gagne. » Et ailleurs : « Plutarque est libre partout. Sénèque est plein de pointes et saillies ; Plutarque de choses. Celui-là vous échauffe plus et vous émeut. Celui-ci vous contente davantage et vous paie mieux. Il nous guide, l’autre nous pousse. » [...]

Plutarque décide relativement tôt de se fixer à Chéronée. Il dit qu’il est né dans une petite ville, et que pour qu’elle ne devienne pas plus petite encore il y restera. Il est associé, bien sûr, à la gestion de la cité et s’en occupe avec ardeur [...]

X

Prenons comme point de départ l’être humain.

Comment Plutarque, dans la tradition grecque qui est la sienne, le conçoit-il ?

Il est double. On y distingue le corps (sòma) et la psuchè. Âme ? Psychisme ? Esprit ? On a retenu ici ce dernier terme, pour bien marquer que cette psuchè-là a partie liée avec la raison (logos).

Certes, elle ne s’y résume pas ; elle aussi est double : sa composante rationnelle coexiste avec une autre, irrationnelle (alogos) - elle-même double puisque instituée, nous dit Plutarque, de deux zones, l’une créatrice d’imazes (le phantastikon), l’autre réceptive aux passions (le pathètikon).

Mais cette composante irrationnelle est justement, dans la tradition philosophique oú s’inscrit Plutarque, l’ennemie à éliminer, ou du moins à soumettre. Lorsque le terme psuchè apparaît dans les textes traduits ici il s’agit dans la quasi-totalité des cas de la seule composante rationnelle. Ce que nous appelons l’« esprit ».

L’autre composante, Plutarque l’appelle volontiers, globalement, le pathos, parce qu’elle a partie liée avec les pathè — les «passions ». Qu’est-ce au juste que les « passions » ? Pas seulement ce que nous entendons par ce terme en français moderne. Dans « passions », il y a « passif » : est une passion tout ce que l’esprit subit passivement, tout ce dont il reçoit l’empreinte. Le pathos, donc, désigne indissociablement la partie de l’esprit qui subit (le padiètikon; et ce qu’elle subit (les « passions », les pathè). Supprimer totalement le pathos serait parvenir à l’apathéia, l’absence de pathos - qui n’est pas, bien sûr, l’apathie mais l’impassibilité. Encore faut-il comprendre « impassibilité » comme absence de toute passion, de toute soumission passive à quelque chose d’extérieur, et absolument pas comme « insensibilité » et dureté. Mais l’« impassibilité » est pour Plutarque un but idéal trop élevé pour être atteint. L’un des deux grands objectifs de sa morale sera, plus modestement, d’« alléger le pathos ».

L’autre est de corriger l’èthos. C’est, à l’inverse du pathos, l’élément actif: la projection de l’esprit dans des actes, un comportement moral, des habitudes pratiques. L’èthos peut être bon ou mauvais, rationnel ou non. Corriger l’èthos, c’est le réorienter par la raison.

A ce point de l’exploration, il faut retenir qu’il existe au fond pour Plutarque et sa tradition de pensée, deux champs très vastes: celui du logos - la raison - et celui de l’irrationnel. Mais ne nous y trompons pas: malgré tous les couples apparents de notions, toutes les dichotomies, ces deux champs ne sont pas, ne peuvent pas être symétriques. Il ne saurait y avoir simple inversion, et correspondance terme à terme de leurs éléments pour la bonne et simple raison que, dans le champ de la raison, à laquelle appartient évidemment la vertu, tout passe par les processus exigeants du raisonnement et de la réflexion, tandis que dans le champ de l’irrationnel, dont relève bien sûr le vice, tout fait, par définition, l’économie de ces processus.

Le vice n’est donc pas chez Plutarque le contraire de la vertu. Le vice (kakia, de l’adjectif kakos, mauvais) est une mauvaise disposition naturelle de l’esprit, liée au pathos. Plutarque le compare à une ligne à plusieurs hameçons - auxquels vont s’accrocher les passions. Mais la vertu (arétè) n’est nullement une bonne disposition naturelle de l’esprit. C’est le résultat d’un progrès, effectué par l’exercice de la raison.

Bref si le vice vient tout seul, la vertu se mérite. Si le vice est instinct immédiat, la vertu est lente acquisition. Le vice dont nous parle Plutarque, c’est moins une perversité morale innée que l’irréflexion, le refus d’envisager rationnellement sa vie morale, active et passive, le laisser-aller de la pensée. C’est prendre les choses comme elles viennent et sans se poser de questions, « rassembler, amonceler dans le même tas toutes sortes de conduites et d’actions, comme on les trouve », à l’image des gens qui construisent un mur de clôture : ça leur est bien égal « d’empiler au hasard du bois ou de simples pierres, et d’ajouter par-dessus une stèle prise au passage à un vieux tombeau ».

Quant à la vertu, ce long effort pour se comporter rationnellement, c’est, d’abord et avant tout, quelque chose qui s’apprend. Et c’est là qu’apparaissent deux nouveaux termes de cette construction conceptuelle : la philosophia et les logoi (pluriel de logos, la raison), la philosophie et les raisonnements (ou entretiens philosophiques, ou discours argumentés). Et il faut se reporter au cinquième texte. Comment on peut s’apercevoir que l’on avance vers la vertu, pour saisir toutes les étapes et tous les signes révélateurs de cette longue entreprise d’acquisition de connaissances et de transformation de soi. Car il ne s’agit en aucun cas d’une activité purement intellectuelle : « les propos philosophiques ne sont pas seulement faits pour bouleverser le coeur du philosophe et lui arracher des larmes » ; il faut « mettre en oeuvre ses jugements, ne pas laisser les raisonnements à l’état de raisonnements mais les transformer en actes ». [...]

La vertu est active et rationnelle. Elle est, au fond la joie que donne le courage d’être l’auteur, en toute lucidité, de sa vie morale. Quand il faut caractériser ce choix, c’est — comme toujours dans la pensée grecque - l’idée de mesure et d’harmonie qui domine. Absolument pas celle d’austérité ou d’ascétisme. La vertu est joie, elle n’est pas triste, elle n’est pas l’ennemie du plaisir : « Philosopher, ce n’est pas vivre sans plaisir, c’est apprendre à vivre avec plaisir partout et à tirer satisfaction de toutes les situations. » Si la vertu est ennemie de l’excès, c’est justement parce que l’excès est ennemi du plaisir de l’esprit. Il est porteur du trouble, de la souffrance, de toutes les perturbations et agitations. Les passions aboutissent souvent, d’ailleurs, à cela même qu’on voulait fuir en se laissant aller à elles :« L’amour de la gloire mène au discrédit, l’amour du plaisir à la douleur, la mollesse à l’effort, le goût de la domination à la défaite. »

Ce qui est frappant dans l’ensemble de ces textes, c’est l’idée de dosage, de graduation, de différence fine, qui permet la progression vers la vertu. Entre l’état de santé de l’esprit et son état de maladie, il y a beaucoup d’états d’esprit intermédiaires. Les passions eIles-mêmes peuvent être plus ou moins vives. Et elles ne sont pas toutes aussi haïssables. Passer d’une passion plus violente et honteuse à une autre qui l’est moins est un progrès. Dans La Fausse Honte, on constate qu’il existe « des états d’esprit qui ne valent rien, mais qui sont comme les efflorescences d’une nature de grande valeur, tout à fait apte à se laisser labourer par la raison », et même qu’une différence de degré peut transformer une passion en vertu : la honte « ne devient utile que grâce à la raison, qui ôte son trop-plein et laisse la juste dose ». La pensée de Plutarque s’intéresse systématiquement au cas litigieux, ne recule pas devant la complexité pour saisir au plus près la réalité des choses. Ce qui, en un sens, risque de laisser un peu le lecteur sur sa faim. Avec Plutarque, nous ne ferons pas l’économie de notre effort personnel. Si nous avons compris le sens qu’il convient de donner ici au mot « vice » - « disposition naturelle » à prendre le monde comme il vient et à se laisser influencer par tout et n’importe quoi ; refus de se poser les problèmes de son comportement moral et de les résoudre rationnellement; refus de tout effort volontaire et lucide pour s’améliorer - et au mot « vertu » - « résultat acquis » d’un effort rationnel rigoureux pour se connaître et se transformer soi-même, face à soi-même et face aux autres -, nous nous prendrons nécessairement à regretter que Plutarque n’en dise pas plus, n’approfondisse pas les problèmes dans les termes précis où ils se posent à nous aujourd’hui. Mais Montaigne, qui le lisait tant, n’a-t-il pas écrit que Plutarque « aime mieux nous laisser désir de soi que satiété »?

Paul Chemela

Le sentiment moral peut-il être éduqué ?

Le passionné est-il ennemi de lui-même ?

Les passions nous empêchent-elles de faire notre devoir ?

Est-on soi même ou le devient-on ?

Le bonheur est-il le but de la philosophie ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

LE VICE ET LA VERTU

Les vêtements semblent réchauffer l’homme. Ce n’est évidemment pas parce qu’ils sont chauds et lui apportent leur chaleur : en soi, tout vêtement est froid - c’est bien pourquoi les malades brûlant de fièvre ne cessent d’en changer. La chaleur, l’homme la diffuse de sa personne. L’habit, en collant au corps, la retient, l’enveloppe, l’emprisonne et la lui renvoie, sans la laisser se disperser de tout côté. Appliqué aux choses de la vie, le même phénomène induit la plupart des gens en erreur : ils s’imaginent que si, autour de leur personne, ils ont construit une grande maison, réuni quantité d’esclaves et de richesses, ils vont vivre agréablement. Mais vivre agréablement, gaiement, ça ne vient pas du dehors ! C’est le contraire ! L’homme confère à ce qui l’entoure l’agrément et le charme jaillis, comme d’une source, de sa propre personnalité. [...]

Le bonheur est-il affaire privée ?

Philosopher, ce n’est pas vivre sans plaisir, c’est apprendre à vivre avec plaisir partout et à tirer satisfaction de toutes les situations. [...]

Le bonheur est-il le but de la philosophie ?

Peut-on être heureux dans un monde injuste ?

LA FAUSSE HONTE

Certains végétaux qui sortent de terre sont en eux-mêmes, sans utilité, nuisibles, quand ils poussent, aux semences et aux plantes cultivées, et pourtant leur présence ne signale pas aux paysans que le sol est pauvre, mais riche et fertile ; de même il existe des états d’esprit qui ne valent rien, mais qui sont comme les efflorescences d’une nature de grande valeur, tout à fait apte à se laisser labourer par la raison. C’est dans cette catégorie que je range ce qu’on appelle fausse honte, ou timidité : elle n’est pas signe de bassesse mais cause de problèmes pénibles. [...]

Quand il s’agit d’arracher de la mauvaise herbe, le paysan retourne les racines en frappant sans retenue de sa bêche, ou met le feu pour tout brûler ; mais quand il entre dans une vigne qu’il est nécessaire de tailler, quand il s’attaque à un pommier ou à un olivier, il mesure ses gestes avec le plus grand soin, parce qu’il a peur de couper un élément sain. Pour le philosophe, c’est pareil : s’il extirpe du caractère d’un jeune la mauvaise herbe de l’envie, intransformable en plante utile, s’il émonde une cupidité précoce ou un goût irrépressible des plaisirs, il fait jaillir le sang, assomme, tranche et laisse une cicatrice en profondeur ; mais chaque fois qu’il s’agit d’élaguer par la raison la partie tendre et délicate du caractère, pour en retrancher, par exemple, la fausse honte et la confusion, il procède avec beaucoup d’attention, de peur d’emporter en même temps, par inadvertance, le sens de la honte. [...]

La première chose dont doit être persuadé celui qui vit sous l’empire d’une grande timidité. c’est qu’il est accablé d’une passion nocive ; qu’il n’y a rien de beau dans ce qui est nocif ; qu’il ne doit pas, charmé de s’entendre louer, se réjouir d’être qualifié de bel esprit convivial et non d’homme digne grand et juste ; [...]

Donc, comme s’il s’agissait d’un espace plat et mou, la fausse honte, incapable de repousser aucune demande, ni de se détourner d’aucune requête, s’ouvre béante aux plus honteuses des passions et des actions : elle élève mal les enfants [...]

Sans parler de ses ravages sur les biens : on prête de l’argent alors qu’on n’a pas confiance ; on se porte caution alors qu’on ne veut pas [...]

Ne sois pas timide face à qui te hait ! Ne le courtise pas parce qu’il fait semblant de te faire confiance ! Si tu as invité tu seras invité, si tu as reçu tu iras dîner, renonçant au métal trempé qui te protégeait, la défiance, en l’amollissant par la honte.

Donc, puisque cette maladie-là est à l’origine de nombreux maux, il faut essayer de s’exercer à la repousser - en commençant petit, comme dans tout entraînement, et non par des problèmes absolument terrifiants. Exemple : dans un dîner, quelqu’un boit à ta santé et te tend la coupe, mais toi, tu en as assez. Ne sois pas timide, ne te force pas, pose la coupe ! Voilà qu’un autre t’invite à jouer aux dés en buvant. Ne sois pas timide, n’aie pas peur qu’on se moque de toi, reconnais, comme Xénophane - que Lasos, fils d’Hermioné, avait traité de lâche parce qu’il ne voulait pas l’affronter à ce jeu -, que tu es d’une lâcheté et d’une inertie totales quand l’acte est honteux. Un autre jour, tu as rencontré un bavard qui te mets le grappin dessus et te saoule de mots. Ne sois pas timide, coupe-lui aussitôt la parole et vaque à tes occupations. Des esquives et refus de ce genre, qui exercent contre la timidité en exposant à de petits reproches, nous préparent aux situations d’une autre ampleur. [...]

Il faut résister de même à ceux qui demandent de l’argent, en s’habituant à le faire dans des cas qui ne se distinguent ni par l’ampleur, ni par Implacable difficulté. Au cours d’un festin, Archélaos, roi des Macédoniens, se vit demander une coupe en or par un homme aux yeux duquel rien n’était plus beau que de recevoir des cadeaux. Il ordonna au petit esclave de la donner à Euripide, puis dit à l’intéressé en le regardant bien en face : « C’est que toi, tu mérites de demander et de ne pas recevoir, tandis que lui, il mérite de recevoir même s’il n’a rien demandé. » [...]

Diogène parcourait en tous sens le quartier du Céramique en demandant de l’argent aux statues et, à ceux qui s’en étonnaient, il répondait qu’il s’entraînait à échouer. [...]

toutes les passions et maladies sont suivies de ce que nous croyons fuir grâce à elles - l’amour de la gloire mène au discrédit, l’amour du plaisir à la douleur, la mollesse à l’effort, le goût de la domination à la défaite et à la condamnation ; quant à la fausse honte, il lui est carrément arrivé, à force de fuir la fumée de la mauvaise réputation, de se jeter dans le feu. Ceux qui n’osent pas répliquer à l’intimidation gratuite éprouvent plus tard la honte face à des blâmes justifiés, et pour avoir craint un léger reproche ils endurent souvent un déshonneur public : s’ils n’ont pas osé dire non à l’ami qui leur demandait de l’argent, ils sont pris en défaut lorsqu’un peu plus tard ils doivent avouer qu’ils n’en ont pas ; et s’ils ont accepté d’aider certaines personnes dans leur procès, ils doivent ensuite se cacher, s’enfuir, pour éviter l’autre partie. [...]

Prêtant de l’argent à l’un de ses amis, Persée alla sur l’agora, à la table du banquier, établir une reconnaissance de dette - se souvenant, c’est clair, de la phrase d’Hésiode :

*Pour ton frère aussi, ris et prends un témoin.*

L’ami fut stupéfait : « De cette façon-là, Persée, dans les formes juridiques ? » Et Persée répondit : « Oui, pour être remboursé en toute amitié, et n’avoir pas à réclamer mon dû dans les formes juridiques. » Car combien ont omis, par fausse honte, de se garantir au départ et ont plus tard, dans la haine, fait appel aux tribunaux ! [...]

*Je suis conscient du mal que je vais accomplir…*

Témoigner de ce qui est faux, rendre un jugement qui n’est pas juste, voter ce qui n’est pas avantageux, emprunter pour donner à qui ne rendra pas.

C’est pourquoi, parmi les passions, c’est surtout dans la fausse honte que le regret ne survient pas plus tard mais immédiatement, dans l’acte. C’est en donnant que nous souffrons, c’est en témoignant que nous avons honte, c’est en collaborant que nous nous méprisons, c’est en n’aidant pas que nous nous sentons en faute. [...]

Théocrite, par exemple, se vit un jour, aux bains, demander son racloir par deux hommes, l’un étranger, l’autre voleur notoire ; il les repoussa par cette plaisanterie : « Toi, je ne te connais pas. Toi, je te connais. » [...]

L’anémie de l’esprit ressemble à l’état d’un corps qui souffrirait naturellement tant de la chaleur que du froid. Car, lorsqu’ils sont couverts d’éloges par ceux qui leur inspirent de la fausse honte, les esprits faibles se ramollissent et se relâchent totalement, et, face aux blâmes et à la méfiance de ceux qui n’ont pas eu ce qu’ils voulaient, ils se comportent en lâches et en couards. Mais il faut résister énergiquement aux deux, ne se rendre ni aux menaçants ni aux flatteurs. [...]

Ce n’est rien d’autre, cela, que de ne pas ressentir la fausse honte, de ne pas rendre leurs flatteries aux encenseurs. Il suffit, je pense, de faire la réponse de Pindare à quelqu’un qui affirmait le louer partout et devant tous : « Eh bien, je te rends cette faveur : je fais ce qu’il faut pour que tu dises vrai. » [...]

Suffit-il de voir le meilleur pour le suivre ?

Peut-on vouloir le bien sans le faire ?

Les passions nous empêchent-elles de faire notre devoir ?

Qu'est-ce qu'une journée réussie ?

Est-il préférable de se connaître ?

Est-on soi même ou le devient-on ?

Peut-on être soi-même devant les autres ?

Ne sommes-nous que la somme des choix que nous faisons ?

Toute violence est-elle sans raison ?

N’avons nous de devoirs qu’envers autrui ?

L’ENVIE ET LA HAINE

[...] La haine des méchants, d’ailleurs, compte au nombre des qualités prisées. L’un des deux rois de Sparte, Charillos, le neveu de Lycurgue, se montrait doux et indulgent. Alors que certains l’en louaient, son collègue lança ; « Comment serait-il bon, Charillos, lui qui n’est pas mauvais même avec les méchants ? » [...]

Ne sommes-nous que la somme des choix que nous faisons ?

Toute violence est-elle sans raison ?

L’intention de celui qui hait, c’est de faire du mal [*et c’est ainsi qu’on définit la nature même de la haine : disposition d’esprit et intention à l'affût d’une occasion de faire du mal*]. Dans l’envie, rien de tel : ceux qui jalousent ne voudraient certainement pas tuer en masse parents et amis, ni qu’il leur arrive malheur - mais qu’ils soient heureux, ça leur pèse. S’ils atténuent, quand ils le peuvent, leur renommée et leur éclat, ils ne déchaîneraient pas sur eux des maux irrémédiables. Ils se contentent de rabaisser ce qui leur fait de l’ombre, comme ils le feraient d’une maison plus haute.

X

CHANTER SES PROPRES LOUANGES SANS DONNER PRISE À L’ENVIE

[...] Mais même s’il en est ainsi, il est des cas où l’homme public peut se risquer à pratiquer ce qu’on appelle l’autoglorification : pas pour sa renommée ou son image, mais quand la situation immédiate, l’action réclament impérieusement qu’il dise la vérité sur lui comme il le ferait sur un autre - et notamment chaque fois qu’il est possible, en rappelant sans détour ses actions passées et leurs effets positifs, d’en accomplir d’autres semblables. Car ils sont beaux, les fruits que porte un tel éloge : comme d’une graine, d’autres, plus nombreux et plus gros, vont pousser à partir de lui. La gloire, l’homme public ne l’exige pas comme un salaire, ni comme un stimulant à sa force morale. Ce n’est pas pour ça qu’il adore la voir s’attacher à ses actes. C’est parce qu’avoir du crédit auprès des gens, être perçu comme un homme de valeur est un tremplin pour agir plus et mieux. Ceux qui vous écoutent et vous aiment, il est facile et agréable de leur être utile, mais, face à la méfiance et à la calomnie, il n’y a aucun moyen de donner sa mesure : on ne saurait imposer ses bienfaits à qui n’en veut pas. [...]

Lorsqu’on mêle ses pieds à la danse d’autrui, on est un intrus ridicule, dit le proverbe. Gardons-nous bien de jeter du dehors, par envie, par jalousie, notre éloge personnel au beau milieu de ceux qu’on décerne à autrui. Ne souffrons même pas que d’autres nous encensent, effaçons-nous devant ceux qui sont à l’honneur, s’ils en sont dignes ; et si nous jugeons qu’ils ne le sont pas, qu’ils sont méprisables, ne leur retirons pas la gloire en la prenant pour nous, mais sans détour : en les blâmant, en montrant qu’on a tort de les estimer. Voilà donc un type d’autoglorification dont il faut, c’est clair, s’abstenir.

Le premier cas où l’on peut se louer soi-même irréprochablement, c’est lorsqu’on se défend d’une calomnie ou d’une accusation - tel Périclès : « Et c’est contre un homme comme moi que vous vous irritez, moi qui ne le cède à personne, je pense, pour savoir ce qu’il faut faire et pour l’exposer clairement, moi qui aime la cité, qui suis incorruptible ! » Non seulement les propos éclatants sur soi-même ne paraissent pas, dans ces circonstances, creux, vaniteux ni inspirés par le goût des honneurs, mais ils expriment un amour-propre justifié, la grandeur d’une vertu qui, du fait même qu’elle refuse de se rabaisser, rabaisse l’envie et la dompte. Car des personnalités de cette trempe, plus question de les juger : on s’exalte, on rayonne, on s’enthousiasme de leurs fières paroles - si elles ont force de vérité, bien sûr. Les faits sont là. Les Thébains, par exemple, quand ils ont traduit en justice leurs stratèges parce qu’à l’expiration de leur mandat de béotarque ils n’étaient pas immédiatement rentrés au pays, mais avaient fait irruption en Laconie et mis de l’ordre en Messénie, ont beaucoup hésité à acquitter Pélopidas, qui se montrait soumis et suppliant ; mais pour Épaminondas, qui vanta longuement les exploits accomplis et termina en se déclarant prêt à mourir si les citoyens de Thèbes reconnaissaient que c’était contre leur gré qu’il avait totalement ravagé la Laconie, fondé Messène et unifié l’Arcadie, ils n’ont même pas souffert que I’on passe au vote à son sujet : ils se sont émerveillés de cet homme-là et ont levé l’assemblée dans la joie et les rires. [...]

Ce n’est pas seulement devant les juges et le danger qu’on peut s’autoglorifier avec emphase. C’est aussi un comportement qui convient aux gens frappés par le destin bien plus qu’aux favoris de la fortune. Car ces derniers semblent faire main basse sur la gloire, en jouir, se laisser aller à leur goût des honneurs, mais les premiers, que leur situation présente met au plus loin de ce goût des honneurs, donnent l’impression de se redresser contre le mauvais sort, d’étayer leur fierté, de refuser radicalement les gémissements, les lamentations sur leurs malheurs, l’abattement. Ceux qui se tiennent très droit et lèvent le cou dans la rue nous paraissent vains et sans cervelle, mais nous admirons le lutteur qui en fait autant au pugilat, ou le guerrier à la bataille. Il en va de même pour l’homme abattu par le destin : quand il se remet sur ses jambes, en position de combat,

*tel un pugiliste qui s’avance au contact,*

se transformant par d’orgueilleux propos de créature pitoyable et lamentable en être fier et élevé, on ne le trouve pas insupportable d’arrogance mais grand, mais invincible. [...]

C’est que le franc-parler, quand il s’inscrit dans une défense judiciaire, admet le mot d’orgueil. Thémistocle, c’est sûr, n’avait pas non plus coutume d’évoquer avec arrogance, par les mots ou le comportement, tout ce qu’il avait fait. Mais lorsqu’il a vu que les Athéniens ne voulaient plus de lui et le traitaient de haut, il n’a pas hésité à dire : « Pourquoi, mes chers concitoyens, vous lassez-vous de recevoir souvent des bienfaits des mêmes mains ?» et : « Dans la tempête vous vous réfugiez sous un arbre, mais quand revient le beau temps vous arrachez ses feuilles au passage. » [...]

Une méthode peu éloignée et qui n’est pas sans élégance est l’antithèse : l’homme accusé de quelque chose prouve que c’est le contraire qui est honteux et méprisable. [...]

Quand Métellus déclara qu’il avait fait périr plus de gens en témoignant contre eux qu’il n’en avait sauvés en prenant leur défense, il répliqua : « Qui ne sait que j’ai plus de crédit que d’habileté rhétorique ? » [...]

Mais on peut tirer de ce discours une autre leçon utile : en mêlant très harmonieusement à ce qu’il dit de lui-même l’éloge de ses auditeurs, Démosthène esquive l’envie et toute apparence d’égocentrisme quand il rappelle le comportement des Athéniens à l’égard des Eubéens, puis des Thébains, tout le bien qu’ils ont fait aux Byzantins et aux habitants de la Chersonèse, et ne s’attribue à lui-même que la réalisation pratique. Car ainsi, ceux qui l’écoutent, sans même s’en apercevoir, font très bon accueil à l’éloge de celui qui parle, fondu dans leur éloge à eux : ils prennent plaisir à entendre évoquer leurs succès, et, dans le sillage de ce plaisir, s’émerveillent et se réjouissent aussitôt de l’homme grâce auquel ils les ont remportés. D’où ce mot d’Épaminondas, quand Ménékleidas, pour se moquer de lui, le déclara plus orgueilleux qu’Agamemnon : « C’est vrai, et grâce à vous, Thébains ! C’est avec vous seuls qu’en un jour j’ai détruit le royaume des Lacédémoniens. »

Puisque la plupart des hommes ressentent agressivité et colère contre celui qui se loue lui-même, mais n’ont pas les mêmes réactions pour celui qui en loue un autre - cet éloge-là leur fait souvent plaisir, et ils apportent de bon cœur leur propre témoignage à l’appui -, certains ont l’habitude, en glorifiant des personnages qui ont fait les mêmes choix qu’eux, qui ont agi comme eux, bref qui leur sont en tout point semblables, de se concilier l’auditoire dans le contexte immédiat, et d’attirer son attention sur eux-mêmes. Car, du fait de la ressemblance, on reconnaît vite chez un autre, une vertu digne des mêmes éloges. [...]

Mais le meilleur exemple est celui de Python d’Aenos : après avoir tué Kotys il se rendit à Athènes et, tandis que les ténors de l’agora rivalisaient d’éloges sur son compte devant le peuple, il sentit que certains le regardaient d’un sale œil et en avaient assez ; alors il s’avança et dit : « Tout cela. Athéniens, c’est un dieu qui l’a fait. Nous, nous lui avons prêté nos mains.»

Sylla aussi détournait l’envie en louant toujours la Fortune, et il finit par se faire officiellement proclamer Épaphrodite. C’est que les gens, s’ils doivent être inférieurs à quelqu’un, préfèrent l’être en chance qu’en vertu : ils considèrent la chance comme un bien qui ne dépend pas d’eux, tandis que manquer de vertu leur paraît une insuffisance personnelle, qui vient d’eux-mêmes. Et, si la législation de Zaleukos a plu aux Locriens, une des grandes raisons, dit-on, en est qu’il a déclaré qu’Athéna, ne cessant de lui apparaître, lui avait indiqué et expliqué ces lois : les textes qu’il apportait étaient tout à fait indépendants de sa propre réflexion et de sa propre volonté.

De tels propos relèvent peut-être des remèdes et soulagements qu’on est bien forcé d’inventer à l’intention des cas difficiles d’envieux impénitents. Mais face à des esprits mesurés il n’est pas déplacé non plus d’user de la correction à l’éloge : si quelqu’un te félicite de ton éloquence, de ta richesse, de ta puissance, exige qu’on ne tienne pas sur toi de tels propos, mais qu’on se demande plutôt si tu es bienveillant, utile et non nuisible à ton prochain. Qui agit ainsi n’introduit pas l’éloge, il le déplace ; il ne donne pas l’impression de se complaire à être encensé, mais de ne pas supporter de l’être incorrectement, pour autre chose que ce qu’il faut ; et il recouvre les piètres raisons par les meilleures, non parce qu’il veut être loué, mais parce qu’il montre comment il faut louer. La phrase : « Je n’ai pas entouré la cité d’un mur de pierres ni de briques, moi. Mais si tu veux voir mon rempart, tu verras des armes, des chevaux, des alliés », semble réussir un effet de ce genre. Ce mot de Péricles encore plus : il paraît que ses amis, se lamentant, s’affligeant de le voir à l’article de la mort, rappelaient le souvenir de ses mandats de stratège et de sa puissance, et le nombre de trophées, de victoires, de villes qu’il avait acquis pour les Athéniens et qu’il leur laissait ; mais Péricles, se soulevant un peu, leur reprocha de le féliciter de réalisations collectives, dont certaines étaient dues plus à la chance qu’à la vertu, et de laisser de côté le plus beau, le plus grand, ce qui lui était le plus personnel : aucun Athénien ne s’était vêtu de noir par sa faute. Cet exemple-là autorise aussi l’orateur qu’on loue de son habileté rhétorique à déplacer l’éloge, s’il est homme de bien, sur son mode de vie et son caractère. [...]

Peut-on être soi-même devant les autres ?

La politique échappe-t-elle à l'exigence de vérité ?

N’avons nous de devoirs qu’envers autrui ?

Comment peut-il y avoir un contre-pouvoir ?

*Pour conserver le fruit de mes peines passées,*

*Je ne refuse pas les efforts d'aujourd'hui*

Car il en va de la gloire et de la vertu comme de la maison et du domaine : la majorité des gens envient ceux qui paraissent les avoir eus gratis et sans effort, non ceux qui les ont payés de bien des sueurs et des risques.

Mais, lorsqu’on chante ses propres louanges, ce n’est pas assez de le faire sans être importun et sans donner prise à l’envie ; il faut aussi paraître bienfaisant et utile - donner l’impression qu’on ne fait pas ça, mais autre chose à travers ça. Donc, regarde d’abord si ce n’est pas pour encourager ses auditeurs, aiguillonner chez eux I’ardeur et l’amour-propre, que quelqu’un se loue lui-même, comme Nestor : en racontant par le menu ses propres exploits et batailles, il stimulait Patrocle et incitait les Neuf au combat singulier. Car elle a du souffle, l’exhortation qui s’appuie non seulement sur les mots mais sur les actes, sur l’exemple et sur l’enthousiasme personnels, elle excite, elle enflamme, et, au-delà de l’élan et de l’intention, elle crée l’espoir que l’objectif est accessible et non impossible. Voilà pourquoi, dans les fêtes des Lacédémoniens, le chœur des vieillards chante :

*Nous étions autrefois des jeunes courageux.*

Celui des enfants :

*Nous serons, quant à nous, beaucoup plus vigoureux.*

Et celui des jeunes :

*Mais nous le sommes, nous ; viens le voir si tu veux. [...]*

Mais ce sont là propos destinés à l’ennemi et à l’adversaire personnel ; face à ses amis, à ses concitoyens, il ne suffit pas de rabrouer l’insolence, d’inspirer plus de modestie, il faut aussi remonter le moral aux craintifs et aux timorés, les stimuler, en affichant son orgueil au bon moment. Face au danger ou avant la bataille, Cyrus « se montrait hautain dans ses propos, mais par ailleurs il ne l’était pas ». Et Antigone qui était généralement modeste et mesuré, mais quand, à la bataille navale de Côs, un de ses amis lui dit : « Ne vois-tu pas à quel point les navires ennemis sont supérieurs en nombre ? », il répondit : « Et moi, j’en contrebalance combien, à ton avis ? » Homère aussi semble avoir bien vu ça. Il montre Ulysse, quand ses compagnons s’épouvantent du vacarme et du tourbillon de Charybde, leur rappeler son ingéniosité et sa bravoure personnelles : « ce danger-ci n’est certes pas plus grand que lorsque le Cyclope…

*Dans sa caverne creuse, de toute sa vigueur*

*Vous saisissait, mais de là aussi ma valeur,*

*Ma volonté et mon esprit nous ont tirés.*

Ce n’est pas là l’autoglorification d’un démagogue, ni d’un sophiste, ni d’un esprit en quête d’applaudissements et de sifflements admiratifs, mais de quelqu’un qui donne en gage à ses amis, pour leur rendre confiance, son courage et son savoir. Car, dans les situations dangereuses, pouvoir se dire qu’un homme a la force et l’expérience du commandement et se fier à lui contribue puissamment au salut. [...]

Peut-on être soi-même devant les autres ?

Comment peut-il y avoir un contre-pouvoir ?

Comment définir le bien ?

quand ils racontent des événements qui se sont bien passés pour eux, conformément à leur volonté, beaucoup de gens sentent une joie qui les fait inconsciemment dériver vers l’orgueil et l’emphase. Une fois qu’ils se sont engagés dans le rappel de leurs victoires, ou de leurs succès dans des charges publiques, ou de leurs gestes et propos que de hauts personnages ont admirés, ils ne se tiennent plus, ils ne se maîtrisent plus. C’est, on le voit, le courtisan et l’homme de guerre qui sont surtout sujets à ce type d’autoglorification. Mais il arrive aussi que ceux qui reviennent d’un banquet chez des puissants ou d’un grand événement souffrent de la même affection, sous une forme plus bénigne : en rapportant leurs impressions sur les personnages illustres et royaux qu’ils ont rencontrés, ils entrelacent leur récit des compliments que ces grands-là leur ont faits ; et ils estiment que, ce faisant, ils ne s’autoglorifient pas, mais rapportent des éloges, faits par d’autres, qui se trouvent les concerner. Ceux-là croient dur [[1]](#footnote-0)comme fer que leurs auditeurs n’y voient que du feu, quand ils viennent raconter l’accueil aimable que leur a fait tel roi et tel empereur, ses salutations, ses marques d’amitié - comme s’ils n’étaient pas en train de faire leur propre éloge mais d’apporter la preuve de la bonté et de la bienveillance de ce puissant personnage. Il faut donc être très attentif à ses propos quand on fait l’éloge d’un autre, si l’on veut rester pur et au-dessus de tout soupçon d’égocentrisme et d’autoglorification, et ne pas donner l’impression d’encenser « Patrocle en apparence », mais en réalité soi-même à travers celui qu’on loue. [...]

Ce qui est vrai en théorie peut-il être faux en pratique ?

Comment définir le bien ?

Critiquer ses proches est déjà pénible, à la limite du supportable, et exige bien des précautions, mais celui qui mêle son éloge personnel au blâme qu’il inflige à un autre - qui part à la chasse de sa gloire sur les terres de la honte d’autrui - est parfaitement grossier et irritant, parce qu’il veut fonder sa bonne renommée sur l’inconduite des autres. [...]

Souvenons[-nous] que notre éloge par nous-même est toujours suivi de notre critique par les autres, que cette quête de la vaine gloire aboutit à l’ignominie, et que ce qui reste, chez l’auditeur, comme dit Démosthène, c’est l’agacement et non l’image que nous entendions donner de nous, nous ne parlerons pas de nous, sauf si c’est d’une utilité immédiate pour nous-mêmes ou pour ceux qui nous écoutent.

N’est-on responsable que de ses propres actes ?

N’avons nous de devoirs qu’envers autrui ?

Comment définir le bien ?

COMMENT ON PEUT S’APERCEVOIR QUE L’ON AVANCE VERS LA VERTU

[...] Tu sais aussi, bien sûr, que ceux qui disent cela se créent par ailleurs quantité de problèmes et de graves apories avec leur « sage qui s’ignore ». Celui qui ne s’est pas encore rendu compte lui-même qu’il est devenu sage, qui n’en sait rien, qui reste dans le doute - c’est qu’il a perdu ceci et acquis cela peu à peu, en un temps infini : sa progression a été comme une traversée qui l’a fait aborder à la vertu si insensiblement que ça lui a échappé. Mais si la rapidité et l’ampleur du changement sont telles que le pire des hommes, le matin, est devenu le meilleur le soir, si les transformations surviennent chez lui sur un mode tel que, s’endormant scélérat, il se réveille sage et dit, ayant rejeté bien loin de son esprit les idioties et faux-semblants de la veille :

*Adieu, rêves menteurs ! Vous n’étiez vraiment rien..*

qui pourrait ignorer qu’une mutation si colossale de sa personnalité est intervenue en lui-même, que la sagesse tout entière s’est mise soudain à briller ? [...]

Quant à nous, qui constatons que les maux en tout genre, mais avant tout le mal irrégulier et sans limites bien définies qui touche l’esprit, s’accroissent et diminuent (et les progrès connaissent aussi ces différences, car c’est en faisant reculer les mauvais penchants, comme une ombre, que la raison insensiblement illumine l’esprit et le purifie), nous ne pensons pas que la perception du changement va sans dire pour ceux qui sont tirés comme du fond de l’abîme, mais qu’elle exige des raisonnements. Examine immédiatement le premier : ceux qui, sur leurs navires, courent la mer immense mesurent leur trajet par le rapport entre le temps passé et la force du vent, en se référant à la distance qu’il est normal de parcourir dans un tel laps de temps quand on est emporté par une force de ce niveau ; de même, en philosophie, celui qui accomplit le trajet en continu, sans s’interrompre, au lieu de faire de multiples arrêts au beau milieu, puis de nouveaux bonds et poussées, celui qui occupe doucement, régulièrement, le terrain devant lui, qui parcourt sans faux pas les terres de la raison, se donne à lui-même une preuve de progrès. Car le dicton:

*Qui pose peu sur peu*

*Et qui le fait souvent…*

n’est pas seulement bel et bon pour l’argent et la façon dont on l’amasse. Il s’applique à tout, et particulièrement à la progression dans la vertu : la raison apporte avec elle l’habitude longue et efficace. Pour qui philosophe, les irrégularités et les relâchements n’entraînent pas des haltes, des pauses dans la marche en avant, comme sur un chemin, mais des effondrements: le vice s’attaque toujours à celui qui se détend pour se reposer un peu, et il le ramène en arrière. Selon les mathématiciens, les planètes se fixent quand elles cessent d’aller de l’avant, mais en philosophie, il n’y a pas d’intervalle dans la progression, comme ils disent, ni d’état stationnaire : la nature y est toujours en mouvement, comme sur une balance - soit elle veut pencher du côté du meilleur et se laisser entraîner par lui, soit elle est emportée par les forces contraires et va au pire. Si, conformément à l’oracle du dieu: « Guerre aux Cirrhéens tous les jours, toutes les nuits », tu as conscience de t’être toujours battu contre le vice de cette façon-là, de jour comme de nuit, ou si tu ne baisses pas souvent la garde contre lui, si tu ne fais pas bon accueil aux plaisirs, aux facilités, au manque de temps qui, lui servant de hérauts, viennent sans cesse proposer de discuter d’une trêve, il est probable que tu vas parcourir le reste du chemin d’un pas ferme, et plein d’ardeur.

Néanmoins, s’il y a interruption de l’entreprise philosophique mais qu’après les efforts sont mieux assis et plus prolongés qu’avant, ce n’est pas mauvais signe : l’application et l’exercice sont en train de faire pression sur la négligence, et la chassent. Mais le contraire est mauvais : des arrêts nombreux et rapprochés en un temps relativement court, parce que l’ardeur, si l’on peut dire, s’est étiolée. C’est comme la croissance du roseau. L’élan le plus considérable est au début, et il produit d’abord une longueur lisse et continue, qui pousse par grands intervalles et se heurte à peu de buttoirs et d’obstacles ; mais ensuite, on dirait qu’il s’essouffle : il renonce par faiblesse à aller plus haut, il est arrêté par un grand nombre de nœuds, très proches les uns des autres, sa force vitale prend des coups et frissonne. De même, ceux qui, au début, se sont lancés tête baissée dans une grande poussée de croissance philosophique, mais qui se sont ensuite heurtés à des obstacles et arrêts multiples, répétés, sans avoir rien senti changer dans le bon sens, finissent par en avoir assez et renoncent. « A celui-là au contraire vient des ailes », qui est mû par le sens de l’utile et fend les prétextes comme il le ferait d’une foule sur son chemin, avec la force et l’enthousiasme de qui obtient des résultats. Le signe de l’amour naissant n’est pas que l’on prend plaisir à la présence mais bien qu’on ressent une morsure, une souffrance, quand on est violemment séparé de lui est vrai aussi pour la philosophie : beaucoup sont séduits et semblent consentir les efforts les plus acharnés pour apprendre, mais si d’autres affaires pressantes les éloignent de l’étude, leur admirable passion s’évanouit, et ils le supportent sans difficulté.

*Mais celui que l’amour enfantin a mordu...*

te paraîtra peut-être posé et mesuré quand il est là, à philosopher avec les autres, mais s’il est violemment arraché à l’étude et mis à l’écart, regarde-le s’embraser, se ronger les sangs, s'irriter de toutes ces occupations urgentes : il en oublie ses amis, il est comme fou, un désir quasi charnel pour la philosophie le poursuit. C’est qu’il ne s’agit pas d’être charmé par les raisonnements philosophiques quand on est tout près, comme si c’étaient des parfums, et de ne ressentir nul regret ni tristesse quand on est loin. Éprouver pendant les séparations une passion comparable à la faim et à la soif, voilà le lot de celui qui progresse vraiment, quel que soit l’événement à l’origine de la situation - mariage, traversée, amitié, campagne militaire. Plus le profit personnel qu’on a tiré de la philosophie est grand, plus on souffre de tout ce qu’on a laissé.

Assez proche de ce signe-là - c’est en fait le même, ou presque -, il y a le très vieux moyen de reconnaître le progrès qu’indique Hésiode : la route ne grimpe plus autant, elle n’est plus trop escarpée, elle est facile, plate et sans problèmes, comme aplanie par l’exercice - on dirait qu’elle crée, dans l’acte même de philosopher, une éclatante lumière avec les blocages, erreurs et revirements que connaissent au début les apprentis philosophes, comme tous ceux qui quittent une terre connue sans voir encore celle vers laquelle ils naviguent. Ayant abandonné le commun et l’habituel avant de connaître et de prendre le meilleur, les voici égarés entre les deux, et ils reviennent souvent sur leurs pas. Sextius le romain, par exemple, qui avait quitté les honneurs et fonctions de la cité pour la philosophie, mais s’était encore senti mal à l’aise chez les philosophes et utilisait la raison fort maladroitement au début, faillit bien se jeter d’un bateau. Et l’on raconte aussi ce genre d’histoire sur Diogène de Sinope au temps où il commençait à philosopher. C’était la fête chez les Athéniens. Après les banquets au frais de l’Etat, le théâtre, les rencontres les uns chez les autres, l’heure était aux bruyants cortèges et aux divertissements nocturnes, et lui, pelotonné dans le coin de l’agora où il s’était couché, le voilà qui tombe dans des réflexions qui le bouleversent, et sans ménagement, qui le broient (c’est sans la moindre nécessité qu’il s’est condamné lui-même, volontairement, à cette existence pénible et différente, privée de tous les plaisirs de la vie). C’est alors, dit-on, qu’une souris s’approche doucement et vient tourner et retourner autour des miettes de son pain d’orge. Aussitôt, Diogène retrouve son calme par la réflexion et se dit à lui-même, comme s’il se faisait la leçon, comme s’il s’adressait des reproches : « Qu’est-ce que tu racontes, Diogène ? Cet animal festoie sur tes restes, mais toi, mon prince, parce qu’à cette heure tu n’es pas ivre et couché sur un lit douillet couvert de fleurs, tu te plains, tu te lamentes ? » Quand de tels moments d’abattement se font rares, et que, comme dans une déroute, les renforts de la réflexion viennent vite redresser contre eux la situation et dissipent sans difficulté découragements et inquiétudes, on peut penser que le progrès s’effectue en terrain solide.

Mais ce n’est pas seulement d’eux-mêmes que les doutes et les tentations d’inverser leur choix viennent, par faiblesse, à ceux qui philosophent : les conseils bien intentionnés des amis et les objections sarcastiques et amusées des adversaires font aussi fléchir et perturbent - et ils ont effectivement réussi à ébranler quelques esprits jusqu'à les détacher de la philosophie. Il ne serait donc pas mauvais de retenir comme signe de progrès le calme de la réaction de chacun, face à ce genre de chose, et l’absence de trouble et d’énervement lorsque certains évoquent et nomment tel autre du même âge qui brille à la cour du roi. Car l’homme qui n’est pas impressionné par ces choses-là, l’homme qu’elles laissent imperturbable, il est clair que la philosophie l’a saisi, et que la prise est bonne. Cesser de regretter ce que la majorité des gens admirent est impossible à qui n’a pas senti s’éveiller en lui l’admiration pour la vertu. Se montrer cassant face aux hommes, certains peuvent le faire aussi sous le coup de la colère, ou sous l’emprise de la folie ; mais mépriser ce que les hommes admirent, c’est impossible sans une authentique et puissante élévation de l’esprit. C’est pourquoi, comparant les deux types de bien, ceux qui y parviennent sont contents d’eux-mêmes, comme Solon :

*Mais nous avec ces gens nous n´échangerons pas*

*Vertu contre richesse, car l'une est permanente,*

*Mais l’autre chez les hommes erre de main en main.*

[...] Donc, chaque fois qu’en opposant ainsi ce qui relève de la vertu et ce qui n’en relève pas, tu expulses de toi-même les jalousies, les envies, tout ce qui perturbe et décourage tant de débutants en philosophie, c’est aussi un grand moyen de reconnaître le progrès que tu te donnes. Et ce n’est pas un mince indice que le changement même de sujet. Car les apprentis philosophes choisissent, pour ainsi dire tous, de partir aux trousses des thèmes qui peuvent les mener à la gloire : certains, comme des oiseaux, sont portés par leur légèreté et leur ambition vers ce qui brille, les sommets des sciences naturelles ; d’autres, « comme de jeunes chiots tout contents de tirailler, de déchirer », dit Platon, se ruent sur les controverses, les apories, les sophismes ; d’autres encore — la majorité - pénètrent dans la dialectique où ils s’approvisionnent aussitôt en arguments pour la sophistique ; et quelques-uns flânent çà et là, cueillant maximes et anecdotes, et (on pense à ce qu’Anacharsis disait des Grecs : qu’ils n’utilisaient leur argent à rien d’autre qu’à le compter) ils les comptent, ils mesurent le tas, sans rien en tirer pour leur propre usage. Mais il faut citer ici le mot d’Antiphane, que quelqu’un a appliqué aux disciples de Platon. Antiphane affirme, pour rire, qu’il existe une ville où les paroles gèlent aussitôt émises, à cause du froid ; par la suite, elles fondent, et les habitants entendent l’été leurs discussions de l’hiver. Il en le même, a-t-on dit, des propos tenus par Platon à ses disciples pendant leur jeunesse : la plupart d’entre eux les ont compris à grand peine et tard, quand ils sont devenus vieux. Et est ce que l’on subit face à la philosophie tout entière, jusqu’au moment où le jugement, parvenu à son état sain, commence à tomber d’accord avec tout ce qui peut créer en lui le sens moral et la grandeur d’âme, et à chercher des pistes de réflexion où des traces de pas, comme dit Ésope, sont tournées vers l’intérieur plutôt que vers l’extérieur. [...]

De même, chaque fois que ceux qui philosophent passent du chef-d’œuvre rhétorique et de l’éblouissante dissertation aux propos sur le comportement moral et la maladie morale, l’*éthos* et le *pathos*, c’est qu’ils commencent à faire des progrès, humbles et authentiques.

Donc, quand tu lis les écrits des philosophes, quand tu écoutes leurs entretiens, vérifie bien que tu n’es pas plus attentif aux mots qu’aux choses, que tu ne sautes pas sur ce qui présente un aspect choquant ou subtil en négligeant ce qui a valeur, substance et utilité. Et quand tu lis ou écoutes des poèmes et de l’histoire, surveille-toi aussi : que rien ne t’échappe de ce qui se dit d’un mot juste pour rectifier l’*éthos* ou alléger le *pathos*. Quand l’abeille rencontre les fleurs, dit Simonide, elle…

*Prépare un miel doré,*

mais les hommes n’aiment et ne prennent que leur couleur et leur parfum, rien d’autre. De même ici. Tous les autres virevoltent sur les poèmes pour le plaisir, par jeu, et celui-ci, tout seul, par lui-même, trouve en eux et collecte ce qui est digne d’une réflexion sérieuse : manifestement, il a acquis la capacité de reconnaître le beau et le bon par l’amicale familiarité qu’il entretient avec eux. Quant à ceux qui ne s’intéressent à Platon et à Xénophon que pour leur style, et n’en retiennent rien d’autre que leur pureté attique - que la rosée, que l’écume sur la mer -, que font-ils donc, à ton avis ? C’est comme s’ils s’extasiaient de l’odeur sublime et de la jolie couleur d’un médicament, mais sans l’avaler, ni même savoir qu’il calme la douleur et qu’il purge !

En progressant davantage encore, ce n’est pas seulement dans les mots, c’est aussi dans ce qu’on voit, dans les faits, qu’on peut trouver son profit, recueillir le bon et l’utile, comme le faisaient, dit-on, Eschyle et d’autres personnalités de cette trempe. Un jour où Eschyle regardait le combat des pugilistes aux jeux Isthmiques, le théâtre lança une immense clameur, car l’un des lutteurs avait frappé l’autre. Eschyle poussa du coude Ion de Chios et lui dit : « Tu vois ce que c’est, l’entraînement ? Celui qui a pris le coup ne dit rien, et ceux qui regardent hurlent. » Brasidas attrapa une souris qui s’était mêlée aux figues sèches, et se fit mordre. Il la lâcha, puis se dit: « Par Héraklès ! Il n’y a vraiment rien de trop petit ni de trop faible pour sauver sa vie s’il ose se défendre !» Et Diogène, après avoir vu quelqu'un boire dans ses mains, jeta son écuelle de sa besace. S’appliquer à s’exercer de cette manière-là, avec cette tension-là, rend sensible et réceptif à ce qui, de tous côtés, emporte vers la vertu. Mais cela se produit plutôt quand on mêle la raison à la réalité. Pas seulement, comme a dit Thucydide, « en effectuant ses exercices en plein danger », mais aussi devant les plaisirs, les querelles, les jugements, les plaidoiries, les hautes responsabilités : on se fait à soi-même une démonstration des principes, ou plutôt on se forge ses principes en s’en servant. Ceux qui apprennent encore et s’échinent à étudier parce qu’ils cherchent ce qu’ils vont prendre à la philosophie pour le recycler aussitôt sur l’agora, dans un cénacle de jeunes gens ou à la table d'un roi, il ne faut pas s’imaginer qu’ils philosophent - pas plus que les vendeurs de mixtures et médicaments ne guérissent. La vérité serait plutôt que ce genre de sophiste ne diffère en rien de l’oiseau d’Homère, quand il apporte dans sa bouche, à ses disciples, comme « à des oisillons sans ailes », tout ce qu’il happe…

*mais va bien mal lui-même...*

parce qu’il ne digère ni n’assimile rien de ce qu’il attrape : il ne s’en nourrit pas personnellement.

Donc, il est nécessaire d’observer si, face à nous-mêmes, nous nous servons de la raison utilement. Mais quand nous nous en servons face aux autres, posons-nous la question : n’est-ce pas pour briller vainement, par esprit de rivalité ? Est-ce bien parce que nous voulons écouter et enseigner quelque chose ? Et surtout : l’esprit de querelle et l’humeur batailleuse qui entourent les recherches ont-ils disparu ? Avons-nous bien cessé de nous asséner des arguments les uns aux autres, de nous en servir comme si c’étaient des fouets ou des gants de pugilat, de prendre plaisir à frapper, à écraser, plutôt qu’à s’instruire et à enseigner ? Une attitude calme et mesurée en ces circonstances, des conversations qui ne naissent pas dans la colère, pas de triomphalisme quand on réfute, pas de mauvaise humeur quand on est réfuté : tout cela signale assez qu’on progresse. Aristippe l’a montré : un jour, il eut le dessous dans une discussion, face aux sophismes d’un homme qui ne manquait pas d’audace mais qui était par ailleurs un extravagant sans cervelle. Quand il vit cet individu triompher, enfler d’orgueil, il lui dit : « Eh bien, moi, le vaincu, je m’en vais mieux dormir que toi le vainqueur. »

Mais il nous est possible aussi de nous mettre à l’épreuve sur le fait même de parler. Lorsque, contre toute attente, un auditoire très nombreux est venu, allons-nous, par lâcheté, nous dérober ? Lorsqu’il est trop clairsemé, allons-nous nous décourager, renoncer à la lutte ? Lorsqu’il est nécessaire de parler devant le peuple ou devant les dirigeants, allons-nous, par manque de préoccupation stylistique, laisser échapper le moment propice ? Tout cela, on l’a dit de Démosthène et d’Alcibiade. Ce dernier, qui était tout à fait remarquable pour penser les situations mais manquait de cran pour les exposer, se créait à lui-même bien des problèmes en politique et, souvent, cherchant en plein discours le mot ou la phrase échappée, il restait sans voix. Mais Homère ne ressentit aucune gêne à commencer son œuvre par un vers boiteux, tant il était fier le la suite, pour sa puissance. Ceux qui mènent le combat du beau et de la vertu ont donc plus de raisons encore de saisir l’occasion et de s’attacher au fond, sans avoir le moindre souci des huées et des ovations sur la forme.

Mais ce ne sont pas seulement ses discours, ce sont aussi ses actes que chacun doit surveiller, pour voir si l’utile y pèse plus lourd que le vaniteux, et le vrai que l’ostentatoire. L’amour véritable pour un enfant ou pour une femme n’a que faire de témoins, il prend son plaisir pour lui seul, même si le désir s’assouvit en cachette. Il est donc plus normal encore pour l’amoureux de la beauté morale et de la sagesse, quand il a des relations avec la vertu, quand il s’unit à elle dans ses actes, d’en éprouver de la fierté en lui-même et en silence, sans avoir besoin de louanges, ni de spectateurs. A l’image de cet homme qui appelait sa petite servante et s’écriait : « Denyse, regarde ! J’ai cessé de fanfaronner ! », il est clair que celui qui accomplit une action louable et élégante et va ensuite en rapporter partout le récit détaillé a encore les yeux tournés vers l’extérieur : c’est la gloire qui l’attire, il n’a pas encore vu la vertu, pas dans la réalité, seulement en rêve où il s’égare entre ses ombres et ses images, avant d’exposer à tous les regards, comme un tableau, ce qu’il a fait. Mais voici comment agit l’homme qui progresse : s’il a donné à un ami ou secouru un familier, il ne le dit pas à d’autres. Et ce n’est pas tout : même si son vote a été juste au milieu de beaucoup d’injustes, s’il s’est opposé fermement à la honteuse requête d’un riche ou d’un archonte, s’il ne s’est pas laissé acheter, et aussi - parfaitement ! - s’il a eu soif la nuit et n’est pas allé boire, si, comme Agésilas, il a résisté à l’envie le donner un baiser au beau ou à la belle, il garde tout ça pour lui et il se tait. Car ne pas juger sans intérêt d’avoir bonne réputation à ses propres yeux, mais s’en réjouir, y prendre plaisir, parce qu’on s’estime un témoin et spectateur suffisant de ses belles actions, montre que la raison est désormais tournée vers l’intérieur, qu’elle a pris racine, et, comme dit Démocrite, qu’on s’est « éduqué à puiser en soi sa plénitude ».

Les paysans qui regardent les épis de blé préfèrent ceux qui sont courbés, inclinés vers la terre ; ceux qui, par légèreté, se dressent bien haut, ils les jugent vides et trompeurs. Il en va de même pour les jeunes qui souhaitent philosopher : les plus vides, ceux qui ne pèsent rien, ont l’assurance, la pose, la lenteur solennelle, le visage empreint d’un dédain et d’un mépris universel. Mais quand ils commencent à se remplir, à engranger ce qu’ils récoltent dans les entretiens, ils abandonnent leur arrogance et leur superficialité. Lorsqu’on verse un liquide dans un vase vide, l’air qu’il contenait est expulsé et s’en va ; de même, chez les hommes qui s’emplissent des véritables biens, l’enflure de l’orgueil se relâche, la suffisance s’assouplit et, cessant de plastronner par la barbe et le manteau grossier, ils transfèrent l’exercice sur leur esprit, tournent leur mordant et leurs piques essentiellement contre eux-mêmes et deviennent plus aimables avec les autres. Le mot de philosophie, la gloire d’être un philosophe, ils ne sont pas avides, comme avant, de s’en emparer pour eux-mêmes, de les inscrire à leur compte personnel ; même si un autre l’appelait philosophe, le jeune homme au bon naturel récuserait ce nom-là d’un sourire, en rougissant jusqu’aux oreilles :

*Je ne suis pas un dieu. Pourquoi m’assimiler*

*Aux immortels ?*

Car si chez la « jeune femme », comme dit Eschyle, on ne peut manquer de remarquer…

*l’œil embrasé*

*De celle qui à l’homme a goûté,*

au jeune homme qui a goûté au vrai progrès philosophique, ce sont ces vers de Sappho qui conviennent

*La langue s’est brisée, mais aussitôt*

*Un feu subtil a couru sous la peau,*

et tu verras un regard paisible et doux, mais c’est de l’entendre parler que tu aurais un violent désir. C’est comme pour les initiés aux mystères : au début, ils se rassemblent dans le vacarme et les cris, c’est la bousculade générale; mais quand les rites sont accomplis et révélés, les voilà désormais attentifs, dans l’effroi et le silence. Même chose pour la philosophie : près de ses portes aussi, tu verras au début beaucoup de vacarme, d’insolence et de bavardage, et quelques-uns qui jouent des coudes, brutalement et grossièrement, pour s’ouvrir la voie de la gloire. Mais celui qui est parvenu à l’intérieur et voit l’immense lumière, comme celle des temples grands ouverts, change d’attitude, et c’est dans le silence et la stupeur qu’ « humble et discipliné il attache ses pas » à la raison, comme à un dieu. Pour ces hommes-là aussi, la plaisanterie de Ménédème est excellente : ceux qui débarquent en foule à Athènes pour étudier, disait-il, deviennent d’abord des sages ; puis des philosophes ; et enfin, avec le temps, des individus comme les autres : c’est que plus ils pratiquent la raison, plus ils mettent de côté la suffisance et l’orgueil.

Parmi les patients qui ont besoin de soins, ceux qui ont mal aux dents ou au doigt se rendent tout seuls chez le médecin ; ceux qui ont la fièvre l’appellent chez eux, ils demandent de l’aide ; quant à ceux qui évoluent vers l’humeur noire, la folie furieuse ou la démence, il leur arrive de ne pas même supporter que le médecin vienne à eux, qu’il les visite, ils le chassent ou le fuient : l’excès même de leur maladie a pour effet qu’ils ne se rendent pas compte qu’ils sont malades. Pour les gens en faute, c’est pareil. Certains sont incurables, car ils ont un comportement agressif et grossier quand on les blâme, ils ne supportent pas qu’on leur fasse la leçon. Mais d’autres se conduisent avec plus de douceur : ils endurent cela, ils se laissent approcher. S’exposer au blâme de soi-même, quand on a commis une faute, dire ses passions, révéler ses mauvais penchants au lieu de se réjouir parce qu’ils passent inaperçus, ne pas aimer que ça ne se sache pas, avouer et ressentir le besoin d’être attaqué, morigéné, voilà qui ne paraîtrait pas mauvais, comme signe de progrès. L’homme qui a besoin d’être sauvé, a dit un jour Diogène, doit se chercher un ami dévoué ou un ennemi acharné : fustigé ou soigné, il sera débarrassé du vice. Tant qu’on affiche la crasse et les taches de son manteau ou la semelle trouée de sa sandale pour se glorifier face aux non-philosophes d’une futile insensibilité à l’orgueil, tant qu’on pense agir crânement quand on se raille soi-même - oui, parfaitement ! - de sa petite taille ou de sa bosse, mais qu’enveloppant, cachant comme des plaies ses infamies intérieures, celles de son esprit, sa vraie vie avec ses crachats, son envie, son sale caractère, ses mesquineries, sa soif de plaisirs, on ne laisse personne y toucher ni les voir parce qu’on a peur du blâme, on fait peu de progrès, pour ne pas dire aucun. Mais celui qui va affronter tout cela, qui peut et veut, d’abord et avant tout, s’infliger lui-même la douleur morale, se blâmer lui-même quand il a commis une faute, et, deuxièmement, se prêter à la réprimande d’un autre en la supportant fermement et en se laissant purifier par la critique, il semble bien qu’il se lave vraiment de sa perversité, qu’il en a réellement horreur. Il faut, bien sûr, avoir honte et éviter aussi de paraître mauvais ; mais celui qui juge plus intolérable d'être réellement mauvais que d’être mal vu ne refuse pas d’entendre dire du mal de lui, et d’en dire lui-même, afin de s’améliorer. [...]

Mais puisque l’impassibilité parfaite est grandiose, divine, puisque c’est dans un certain relâchement et adoucissement des passions que réside ce que nous appelons « progrès », il faut aussi observer leurs changements, en les considérer par rapport à elles-mêmes et les unes par rapport aux autres.

Par rapport à elles-mêmes: avons-nous à présent des désirs, des peurs, des accès de colère moins violents qu’avant, parce que nous les privons vite, par l’usage de la raison, de leur élan et de leur feu ?

Les unes par rapport aux autres : avons-nous maintenant plutôt honte ou peur ? Est-ce plutôt l’émulation ou l’envie qui nous anime ? Aimons-nous plutôt la gloire ou l’argent ? Et globalement, si nous montons trop haut comme des chanteurs, poussons-nous trop loin le mode trop lents à agir ou trop impulsifs ? Avons-nous pour les thèses philosophiques et pour les hommes ou à les mépriser à tort ? [...]

Mettre en œuvre ses jugements, ne pas laisser les raisonnements à l’état de raisonnements mais les transformer en actes, on a dit que c’était la grande caractéristique du progrès. Le premier moyen de le reconnaître, c’est l’envie d’imiter ce que nous approuvons, l’ardeur mise à faire ce que nous admirons, et le refus de ce que nous réprouvons - nous ne devons ni le vouloir, ni le tolérer. [...]

Donc, quand nous commençons à chérir les vertueux de cette manière - non seulement, dit Platon, en estimant heureux le sage heureux « et heureux qui écoute ce qui sort de sa bouche », mais aussi en étant réellement capables, par admiration, par amour pour son attitude, sa démarche modeste, son regard, son sourire, de nous ajuster à lui, de coller à lui -, nous devons penser que nous faisons de vrais progrès. Et plus encore si nous n’admirons pas seulement les sages dans leurs succès, mais - comme les amoureux chérissent jusqu’au bégaiement ou à la pâleur des jeunes êtres, comme les larmes et le désarroi de Panthée éplorée, écrasée de malheur, ont conquis Araspe - si l’exil d’Aristide, la prison d’Anaxagore, la pauvreté de Socrate, la condamnation de Phocion ne suscitent en nous aucun mouvement de recul effrayé, et si nous marchons vers la vertu parce que nous estimons que, même avec ces attributs, elle est digne d’être aimée, en prononçant sur chacun de ces sages le vers d’Euripide :

*Oh ! chez ces nobles coeurs comme tout devient beau !*

Car l’enthousiasme poussé jusqu’à ne pas faire mauvais accueil aux côtés manifestement terrifiants, qui au contraire les admire, qui veut les imiter, nul ne peut plus le détourner des beaux. Quand ils se préparent à agir, assument une charge publique ou se voient octroyer un succès par la chance, ceux qui en sont arrivés là peuvent désormais fixer les yeux sur des personnages devenus authentiquement vertueux, et se dire : « Qu’aurait fait Platon en pareil cas ? Qu’aurait dit Epaminondas ? Comment aurait-on vu se comporter Lycurgue, ou Agésilas ? » Et, comme devant un miroir, ils se remettent en ordre, retrouvent le bon rythme, fustigent un mot indigne d’eux, résistent à une passion. [...]

En outre, lorsque nous ne ressentons plus guère d’agitation intérieure, que nous ne rougissons plus, que nous ne cherchons plus à rien cacher, à rien déformer de ce qui nous concerne quand un homme illustre et sage apparaît inopinément, lorsque nous allons avec assurance, au contraire, à la rencontre de tels personnages, cela raffermit en nous la conscience de nos progrès. Il paraît qu’Alexandre, voyant un messager fou de joie accourir et tendre la main droite, lui dit : « Que vas-tu donc m’annoncer, mon ami? Qu’Homère est ressuscité ? » Il estimait qu’il ne manquait rien à sa gloire, sauf d’être conservée pour la postérité. [...]

Ajoute encore, si tu veux, à tout ce qui a été dit, un signe… qui n’est pas mince : en matière de fautes, ne plus rien considérer comme mince ; se garder avec le plus grand soin de toutes ; être attentif à toutes. Ceux qui ont renoncé à être riches ne font pas attention aux petites dépenses, sûrs de ne rien faire de grand en ajoutant au peu qu’ils ont ; mais quand l’espoir se rapproche du but, il accroît l’envie de s’enrichir en même temps que la richesse. Quand on veut atteindre la vertu, c’est pareil. Celui qui ne cède guère au : « Qu’est-ce donc que ceci par rapport à cela ? », et au : « Passons pour aujourd’hui, je ferai mieux demain », mais qui prend chaque enjeu au sérieux, qui, même pour l’écart de conduite le plus infime, s’indigne et souffre si le vice qui s’y cache s’invente une excuse, est en train d’acquérir, c’est clair, la pureté, et il ne veut plus se salir en aucune façon. Quand on pense que l’on n’a ni bien ni honneur, on néglige les détails, on ne s’en soucie pas. Ça leur est bien égal, aux gens qui construisent un mur de clôture, d’empiler au hasard du bois ou de simples pierres, et d’ajouter par-dessus une stèle prise au passage à un vieux tombeau. C’est exactement ce que font les gens sans morale : ils rassemblent, ils amoncellent dans le même tas toute sorte de conduites et d’actions, comme ils les trouvent. Mais ceux qui font des progrès, dont la vie, tel un temple ou un palais royal, possède désormais…

*une base ouvrée d’or,*

n’admettent rien au hasard de ce qui se présente ; ils alignent chaque détail sur la raison comme sur un fil à plomb, le mettent en harmonie. C’est qu’ils estiment merveilleusement juste ce mot de Polyclète : le plus dur quand on taille l’argile, c’est de lui faire passer l’ultime épreuve de l’ongle, qui ne doit rencontrer aucune aspérité.

N’avons nous de devoirs qu’envers autrui ?

Est-il préférable de se connaître ?

Est-on soi même ou le devient-on ?

Peut-on être soi-même devant les autres ?

Autrui m'apprend-il quelque chose sur moi-même ?

Le bonheur est-il affaire privée ?

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

Le bonheur est-il le but de la philosophie ?

Le bonheur se trouve-t-il dans le repos ?

Exister, est-ce agir ?...mettre ses principes en actions

Exister est-ce profiter de l'instant présent ? pour… s’améliorer

Qu'est-ce qu'une journée réussie?

Que gagne-t-on à échanger ?...plutôt qu’à se battre

Que pouvons-nous savoir des autres ?

Le passionné est-il ennemi de lui-même ?

Les passions nous empêchent-elles de faire notre devoir ?

Savons-nous toujours ce que nous désirons ?

Le désir nous éloigne-t-il du vrai ?

*Le Vice et la Vertu*, Plutarque, traduit du grec para Paul Chemla, Arléa, 1996

Viola de bolso, Carlos Drummond de Andrade

APELO A MEUS DESSEMELHANTES EM FAVOR DA PAZ

Ah, não me tragam originais

para ler, para corrigir, para louvar

sobretudo, para louvar.

Não sou leitor do mundo nem espelho

de figuras que amam refletir-se

no outro

à falta de retrato interior.

Sou o Velho Cansado

que adora o seu cansaço e não o quer

submisso ao vão comércio da palavra.

Poupem-me, por favor ou por desprezo,

se não querem poupar-me por amor.

Não leio mais, não posso, que este tempo

a mim distribuído

cai do ramo e azuleja o chão, varrido,

chão tão limpo de ambição

que minha só leitura é ler o chão.

Nem sequer li os textos das pirâmides

os textos dos sarcófagos,

estou atrasadíssimo nos gregos,

não conheço os Anais de Assurbanipal,

como é que vou -

mancebos,

senhoritas

- chegar à poesia de vanguarda

e às glórias do 2.000, que telefonam?

Passam gênios talvez entre as acácias,

sinto estátuas futuras se moldando

sem precisão de mim

que quando jovem (fui-o A.C., *believe or not*)

nunca pulei muro de jardim

para exigir do morador tranquilo

a canonização do meu estilo.

Sirvam-se de exonerar este macróbio

do penoso exercício literário.

Não exijam prefácios e posfácios

ao ancião que mais fala quando cala.

Brotos de coxa flava e verso manco,

poetas de barba-colar e velutínea

calça puída, verde: tá!

Outoniços, crepusculinos, matronas, contumazes:

tá!

O senhor saiu. Hora que volta? Nunca.

Nunca de corvo, nunca de São-Nunca.

Saiu pra não voltar.

tudo esqueceu: responder

cartas; sorrir

cumplicemente; agradecer

dedicatórias; retribuir

boas-festas; ir ao coquetel e à noite

de autógrafos-com-pastorinhas.

Ficou assim: o cacto de Manuel

é uma suavidade perto dele.

Respeitem a fera. Triste, sem presas, é fera.

Na jaula do mundo passeia a pata aplastante,

cuidado com ela!

Vocês, garotos de colégio, não perguntem ao poeta

quando nasceu.

Ele não nasceu.

Não vai nascer mais.

Desistiu de nascer quando viu que o esperavam garotos de colégio de lápis em punho

com professores na retaguarda comandando: Cacem o urso-polar,

tragam-no vivo para fazer uma conferência.

Repórteres de vespertinos, não tentem entrevistá-lo.

Não lhe, não me peçam opinião

que é impublicável qualquer que seja o fato do dia

e contraditória e louca antes de formulada.

Fotógrafos: não adianta

pedir pose junto ao oratório de Cocais

nem folheando o álbum de Portinari

nem tomando banho de chuveiro.

Sou contra Niepce, Daguerre, contra principalmente minha imagem.

Não quero oferecer minha cara como verônica nas revistas.

Quero a paz das estepes

a paz dos descampados

a paz do Pico de Itabira quando havia Pico de Itabira

a paz de cima das Agulhas Negras

a paz de muito abaixo da mina mais funda e esboroada de Morro Velho

a paz

da

paz

La solitude est-elle sans valeur ?

Peut-on être soi-même devant les autres ?

N’avons nous de devoirs qu’envers autru i?

A DANÇA E A ALMA

A dança? Não é movimento,

súbito gesto musical.

É concentração, num momento,

da humana graça natural.

No solo não, no éter pairamos,

nele amaríamos ficar.

A dança - não vento nos ramos:

seiva, força, perene estar.

Um estar entre céu e chão,

novo domínio conquistado,

onde busque nossa paixão

libertar-se por todo lado…

Onde a alma possa descrever

suas mais divinas parábolas

sem fugir à forma do ser,

por sobre o mistério das fábulas.

Que suis-je par rapport à mon corps ?

La fête est-elle toujours un gaspillage ?

TEMPO E OLFATO

Que me quer este perfume?

Nem sequer lhe sei o nome.

Sei que me invade a narina

como incenso de novena.

Que me passeia no corpo

como os dedos tangem harpa.

E me devolve ao pretérito

e a um ser de lava, quimérico,

ser que todo se esvaía

pela porta dos sentidos,

e do mundo, em que saltava,

qual dum espelho lascivo,

retirava a própria imagem

na pura graça da origem…

Cheiro de boca? de casa?

de maresia? de rosa?

Todo o universo: hipocampo

no mar celeste do Tempo.

X

CASO PLUVIOSO

A chuva me irritava. Até que um dia

descobri que maria é que chovia.

A chuva era maria. E cada pingo

de maria ensopava o meu domingo.

E meus ossos molhando, me deixava

como terra que a chuva lavra e lava.

Eu era todo barro, sem verdura…

maria, chuvosíssima criatura!

Ela chovia em mim, em cada gesto,

pensamento, desejo, sono, e o resto.

Era chuva fininha e chuva grossa,

matinal e noturna, ativa… Nossa!

Não me chovas, maria, mais que o justo

chuvisco de um momento, apenas susto.

Não me inundes de teu líquido plasma,

não sejas tão aquático fantasma!

Eu lhe dizia - em vão - pois que maria

quanto mais eu rogava, mais chovia.

E chuveirando atroz em meu caminho,

o deixava banhado em triste vinho,

que não aquece, pois água de chuva

mosto é de cinza, não de boa uva.

Chuvadeira maria, chuvadonha,

chuvinhenta, chuvil, pluvimedonha!

Eu lhe gritava: Para! e ela, chovendo,

poços d'água gelada ia tecendo.

Choveu tanto maria em minha casa

que a correnteza forte criou asa

e um rio se formou, ou mar, não sei,

sei apenas que nele me afundei.

E quanto mais as ondas me levavam,

as fontes de maria mais chuvavam,

de sorte que com pouco, e sem recurso,

as coisas se lançaram no seu curso,

e era o mundo molhado e sovertido

sob aquele sinistro e atro chuvido.

Os seres mais estranhos se juntando

na mesma aquosa pasta iam clamando

contra essa chuva, estúpida e mortal

catarata (jamais houve outra igual).

Anti-*petendam* cânticos se ouviram.

Que nada! As cordas-d'água mais deliram,

e maria, torneira desatada,

mais se dilata em sua chuvarada.

Os navios soçobram. Continentes

já submergem com todos os viventes,

e maria chovendo. Eis que a essa altura,

delida e fluida a humana enfibratura,

e a terra não sofrendo tal chuvência,

comoveu-se a Divina Providência,

e Deus, piedoso e enérgico, bradou,

Não chove mais, maria! - e ela parou.

L’imagination enrichit-elle la connaissance ?

Viola de bolso, Carlos Drummond de Andrade

Tomas Tranströmer, *17 poèmes (17 Dikter,* 1954*)* - Traduit du suédois par Jacques Outin

I

PRÉLUDE

L’éveil est un saut en parachute hors du rêve.

Libéré du tourbillon qui l’étouffe, le voyageur

tombe dans les zones vertes du matin.

Les objets s’enflamment. Il distingue - dans la position palpitante

du pinson - les phares puissants d’un système radiculaire

qui tournoie dans les bas-fonds. Mais au-dessus de la terre

il y a - en un flux tropical - cette verdure aux

bras dressés, à l’écoute

des rythmes d’une pompe invisible. Et il

descend vers l’été, se laisse chuter

dans son cratère éblouissant, glisse

le long du puits d’ères vertes et humides

vibrant sous la turbine du soleil. Ainsi s’arrête

dans l’instant sa course verticale et les ailes se déploient

pour le repos d’un aigle pêcheur au-dessus des eaux qui filent.

Le son banni

d’une trompe de l’âge de bronze

reste accroché au-dessus de l’abîme.

Aux premières heures du jour, la conscience peut étreindre le monde

comme une main saisit une pierre chauffée par le soleil.

Le voyageur est sous l’arbre. Après

sa chute dans le tourbillon de la mort,

une grande lueur : va-t-elle s’étendre sur sa tête ?

L’esprit a-t-il accès aux choses ?

Qu'est-ce qui a du sens ?

La perception peut-elle s'éduquer ?

*Interprétation: Va-t-il percevoir le mouvement de la* pompe *maintenant qu’il est immobile dans l’éveil et que le travelling du sommeil ne lui permet plus de percevoir le tunnel qui le surplombe. Seul lui est perceptible la* lueur *du processus, s’il est attentif et veut bien regarder.*

II

ARCHIPEL EN AUTOMNE

TEMPÊTE

Soudain, le randonneur croise là un vieux

chêne géant, pareil à un élan de pierre dont

la couronne large de plusieurs lieues fait face à la citadelle verdâtre de l’océan de septembre.

Tempête du nord. C’est alors que les grappes

de sorbe mûrissent. Éveillé, dans le noir, on entend

les constellations piaffer dans leurs stalles bien au-dessus des arbres.

L’esprit a-t-il accès aux choses ?

La perception peut-elle s'éduquer ?

SOIR-MATIN

Le mât de la lune est pourri et la voile froissée.

Une mouette plane ivre par-delà les eaux.

Le lourd carreau de l’embarcadère a été calciné. Les ronces s’affaissent dans l’obscurité.

Je sors de la maison. L’aube frappe encore et encore

les barrières de pierre grise de la mer et le soleil crépite

au plus près du monde. Les dieux de l’été, à moitié étranglés, tâtonnent dans les brumes marines.

L’esprit a-t-il accès aux choses ?

La perception peut-elle s'éduquer ?

OSTINATO

Sous le point immobile de l’épave qui tournoie,

l’océan s’ébroue et gronde dans la lumière,

ronge aveuglément son frein d’herbes marines et souffle de l’écume sur le littoral.

La terre se couvre d’une obscurité que les chauves-souris

mesurent. L’épave s’immobilise et se change en étoile.

L’océan avance en tonnant et souffle de l’écume sur le littoral.

L’esprit a-t-il accès aux choses ?

La perception peut-elle s'éduquer ?

III

CINQ STROPHES À THOREAU

[...]

Sans réfléchir, le pied a heurté un champignon. Un nuage de poussière

grandit à son bord. Comme des trompes de cuivre,

les racines repliées de l’arbre ont donné le ton et le feuillage s’est dispersé, effrayé.

La fuite éperdue de l’automne est son manteau léger

qui ondule jusqu’à ce qu’en meute, des journées plus calmes

renaissent du givre et de la cendre pour venir baigner leurs griffes dans l’eau de la source.

Et celui qui a vu un geyser et que personne ne croit avance,

échappé d’un puits comblé comme le fit Thoreau, et il sait

s’enfouir au fond de sa verdure intérieure, optimiste et malin.

L’esprit a-t-il accès aux choses ?

L’imagination enrichit-elle la connaissance ?

L'homme est-il chez lui dans la nature ?

Qu'est-ce qui a du sens ?

La perception peut-elle s'éduquer ?

*Interpretation:* Sa verdure intérieure *est nourrie par sa vision. Le Geyser est intermittent. Celui qui ne l’a pas vu jaillir ne croit pas à son existence. Thoreau est* optimiste *car lui sait de son existence et attend le prochain jaillissement.*

MÉDITATION INDIGNÉE

La tempête furieusement fait tourner les ailes du moulin

dans la nuit, et elle moud le néant. - Telles sont les lois qui t’ôtent le sommeil.

Le ventre du requin gris est ta pâle lanterne.

Les souvenirs diffus tombent jusqu’au fond de l’océan

pour s’y figer en statues singulières. - Les algues ont verdi ta béquille. Ceux qui partent en mer reviennent pétrifiés.

Connaissons-nous mieux le présent que le passé ?

*Interpretation:* Ceux qui partent en mer *nous les rappelons à notre mémoire comme les images* singulières *qu’elles étaient au moment de leur départ. Ces images immuables par défaut de contact pendant le voyage en mer restent* pétrifiées *jusqu’à leur retour.*

LES PIERRES

Les pierres que nous avons jetées, je les entends

tomber, cristallines, à travers les années. Les actes

incohérents de l’instant volent dans

la vallée en glapissant d’une cime d’arbre

à une autre, s’apaisent

dans un air plus rare que celui du présent, glissent

telles des hirondelles du sommet d’une montagne

à l’autre, jusqu’à ce qu’elles

atteignent les derniers hauts plateaux

à la frontière de l’existence. Où nos

actions ne retombent

cristallines

sur d’autres fonds

que les nôtres.

Connaissons-nous mieux le présent que le passé ?

Exister, est-ce agir ?

Ne sommes-nous que la somme des choix que nous faisons ?

COHÉSION

Voyez cet arbre gris. Le ciel a pénétré

par ses fibres jusque dans le sol -

il ne reste qu’un nuage ridé quand

la terre a fini de boire. L’espace dérobé

se tord dans les tresses des racines, s’entortille

en verdure. - De courts instants

de liberté viennent éclore dans nos corps, tourbillonnent

dans le sang des Parques et plus loin encore.

Avons nous le choix d'être libre ?

L'idée d'une liberté totale a-t-elle un sens ?

Être libre, est-ce ne rencontrer aucun obstacle ?

*Interprétation: Les* Parques *sont les divinités du destin. Elles ont défini notre espace (l’arbre est l’*espace dérobé *au* ciel*), espace figé, enraciné et pourtant nous sommes quand même libres. Nos* courts moments de liberté *sont comme l’éclosion des feuilles de l’arbre qui sont sa liberté à lui. Très spinoziste !  
Il existe une communication avec les* Parques *…* et plus loin encore*: Nos actes de création raisonnent dans l’univers.*

ENTRÉE LE MATIN

Le goéland à manteau noir, ce marin du soleil, garde le cap.

Sous lui, la mer.

Le monde sommeille encore telle

une pierre multicolore qui repose dans l’eau.

Journée inexpliquée. Des jours -

pareils à l’écriture des Aztèques !

La musique. Et j’étais prisonnier

de sa haute lice,

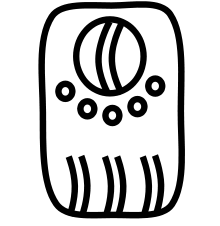
les bras levés - comme une figure

de l’art populaire.

Qu'est-ce qui a du sens ?

L'homme est-il chez lui dans la nature ?

*Interprétation: Le monde repose dans le flux du cours de la rivière (voir signe du monde en* Aztèque)*. Le narrateur est en communion avec ce flux représenté dans la deuxième strophe comme une tour sonore dont la* musique *est connue de la sagesse* populaire*.*

Le symbole pour la terre en Aztèque

LA PAIX RÈGNE DANS L’ÉTRAVE BOUILLONNANTE

Un matin d’hiver, je sentis combien cette terre

avance en roulant. Un souffle d’air

venu des tréfonds crépitait

aux murs de la maison.

Baignée par le mouvement : la tente du silence.

Et le gouvernail secret d’une nuée d’oiseaux migrateurs.

Le trémolo des instruments

cachés montait

de l’ombre de l’hiver. Comme lorsque nous voici

sous le grand tilleul de l’été, avec le vrombissement

de dizaines de milliers

d’ailes d’insectes au-dessus de nous.

La perception peut-elle s'éduquer ?

L'homme est-il chez lui dans la nature ?

Le temps est-il un processus linéaire ?

*Interprétation : Catapultage des relations dans l’espace. La maison est un navire immobile baignant dans le flux* roulant *spatial. Ce vent froid - pour notre échelle humaine est glacé, mais tout est relatif - à l’échelle spatial, il* crépite*. Les* oiseaux migrateurs*, eux, savent interpréter le flux.*

*Catapultage des relations dans le temps:* Nous voici *catapultés par la mémoire à travers le labyrinthe du temps de l’hiver à l'été - et nous passons à être baignés par une* musique *qui vient du* dessus *au lieu* des tréfonds *- nouveau catapultage dans l’espace.*

LE JOUR CHAVIRE

Immobile, la fourmi fait le guet, scrute

le néant. Et le néant s’entend, au-delà des gouttes du feuillage

assombri et des murmures nocturnes des canyons de l’été.

Le sapin est debout, comme le curseur de l’horloge,

dentelé. La fourmi s’embrase à l’ombre de la montagne.

Cris d’oiseaux ! Et enfin. Doucement, le chariot des nuages s’est mis à avancer.

La perception peut-elle s'éduquer ?

*Interprétation : Déroulement du poème sur deux axes; Abscisse = temps du poème, ordonnée = élargissement de l’angle de vision / zoom out. Fourmis > champ de vision de la fourmis > sapin > canyon > montagne > oiseau > nuages.*

V

ÉLÉGIE

[...]

Il y a un carrefour dans chaque instant.

La mélodie des distances y afflue s’y retrouve.

Tout s’y confond en un arbre touffu.

Où des villes disparues scintillent dans la ramure.

De partout et nulle part, une musique

telle celle des grillons durant la nuit d’août. Tacheté

comme un coléoptère, le voyageur assassiné sommeille

dans la tourbière, ici cette nuit. La sève fait remonter

ses pensées vers les étoiles. Et au fond

de la montagne : la caverne des chauves-souris.

Où s’accrochent en rangs serrés les actions, les années.

Et où elles sommeillent, les ailes repliées.

Un jour, elles s’en iront. Quel tourbillon !

(À distance, une fumée s’échappant de la bouche de la grotte.)

Mais l’hibernation de l’été n’a pas encore cessé.

À quelque distance, l’eau murmure. Et dans l’arbre obscurci

une feuille se retourne.

La perception peut-elle s'éduquer ?

Le temps est-il un processus linéaire ?

[...]

La moitié silencieuse de la musique est là, comme le parfum

de résine entoure les pins que la foudre a blessés.

Un été dans les bas-fonds de chacun d’entre nous.

Où se défait, au croisement, une ombre

qui s’élance en direction des trompettes de Bach.

La grâce nous donne une soudaine assurance. Laisser

le costume du moi sur cette plage

où les vagues se retirent et se brisent, se retirent

et se brisent.

Prendre conscience de soi est-ce devenir étranger à soi ?

La perception peut-elle s'éduquer ?

Qu'est-ce qui a du sens ?

*Interprétation : L’anti-musique (le silence) et la* musique *forment le tout. L’intuition du tout nous révèle combien le* costume du moi *est superflu.*

Tomas Tranströmer, *17 poèmes (17 Dikter,* 1954*)* - Traduit du suédois par Jacques Outin

CRÊTES

En soupirant les ascenseurs entament leur montée

dans des gratte-ciel cassants comme de la porcelaine.

Sur l’asphalte dehors la journée sera chaude.

Les panneaux déjà ont les paupières baissées.

La terre en pente abrupte vers le ciel.

Crête après crête, et pas vraiment d’ombre.

Nous volons à ta recherche

dans cet été de cinémascope.

Et je repose le soir comme un vaisseau

aux lumières éteintes, à distance raisonnable

de la réalité, alors que l’équipage

va s’ébattre là-bas dans les parcs du pays.

X

LES FORMULES DE L’HIVER

[...]

III

Les pavillons de l’asile

éxposés à la nuit

luisent comme des écrans télé.

Un diapason caché

dans le grand froid

émet sa tonalité.

Je suis sous les étoiles

et sens que le monde entre

et ressort de mon manteau

comme d’une fourmilière.

X

IV

Trois chênes noirs sous la neige.

Si grossiers, mais adroits.

Dans leurs flacons immenses

la verdure au printemps moussera.

La perception peut-elle s'éduquer?

[...]

OISEAUX DU MATIN

Je réveille la voiture

au pare-brise saupoudré de farine.

Je revêts mes lunettes de soleil.

Le chant des oiseaux s’obscurcit.

Tandis qu’un autre homme achète un journal

au kiosque de la gare

non loin d’un grand wagon de marchandises

entièrement rougi par la rouille

et qui scintille au soleil.

Pas de vides nulle part ici.

À travers la tiédeur printanière, un corridor glacial

Où quelqu’un vient à grands pas

nous dire qu’on le diffame

même en plus haut lieu.

Par une porte dérobée dans le paysage

la pie arrive

noire et blanche. Oiseau de Hel.

Et le merle qui s’agite de-ci, de-là

jusqu’à charbonner tout le dessin,

à part ces habits blancs sur une corde à linge:

un chœur de Palestrina.

Pas de vides nulle part ici.

Merveille que de sentir mon poème qui grandit

alors que je rétrécis.

Il grandit, il prend ma place.

il m’évince.

Il me jette hors du nid.

Le poème est fini.

Prendre conscience de soi est-ce devenir étranger à soi ?

La perception peut-elle s'éduquer ?

Qu'est-ce qui a du sens ?

À PROPOS DE L’HISTOIRE

[...]

V

Là-bas sur le terrain vague, non loin des immeubles,

il y a depuis des mois déjà un journal oublié, truffé d’événements.

Il vieillit durant les nuits et les jours de soleil et de pluie

en passe de se muer en plante, en chou pommé, de s’unir à la terre.

Comme un souvenir qui peu à peu en nous se transforme.

Connaissons-nous mieux le présent que le passé ?

Le temps est-il un processus linéaire ?

Le temps détruit tout ?

APRÈS LA MORT DE QUELQU’UN

Ce fut un choc

suivi par l’immense queue d’une comète scintillante et blême.

Qui nous héberge. Brouille les images télévisées.

Et se dépose en gouttes froides sur les conduites aériennes.

On passe encore à ski dans le soleil d’hiver

entre des bouquets d’arbres où le feuillage perdure.

Et rappelle les feuilles arrachées à un vieil annuaire.

Le nom des abonnés dévoré par le froid.

Il est encore agréable de sentir son cœur battre.

Mais souvent l’ombre semble plus réelle que le corps.

Le samouraï paraît insignifiant

à côté des écailles de dragon de son armure noire.

X

OKLAHOMA

[...]

presque sans métier et sans souvenirs,

je puis enfin m’enfoncer en mon centre.

Suis-je le sujet de mes pensées ?

La solitude est-elle sans valeur ?

Connaissons-nous mieux le présent que le passé ?

Le travail permet-il de prendre conscience de soi ?

Prendre conscience de soi est-ce devenir étranger à soi ?

Est-il préférable de se connaître ?

Tomas Tranströmer, *Accords et traces (Klanger och spår,* 1966*)* - Traduit du suédois par Jacques Outin

LE NOM

Je commence à m’assoupir au cours du voyage et je range

ma voiture sous les arbres du bord de la route. M’enroule sur

le siège arrière et dors. Combien de temps ? Des heures.

La nuit a eu le temps de tomber.

Soudain, je suis réveillé et je ne me reconnais plus. Tout à fait

réveillé, mais cela ne sert à rien. Où suis-je ? QUI suis-je ?

Je suis cette chose qui s’éveille sur un siège arrière, en proie

à la panique, et qui se débat comme un chat dans un sac. Qui ?

Enfin ma vie revient. Mon nom revient comme un ange.

Au-delà des murailles, on entend sonner le clairon (comme

dans l’Ouverture d’*Eléonore*), et des pas salvateurs descendent

vite vite du haut d’un escalier beaucoup trop long. C’est moi !

C’est moi !

Impossible pourtant d’oublier ces quinze secondes de combat

dans l’enfer de l’oubli, à quelques mètres de la grand-route

ou le trafic glisse, toutes lumières allumées.

Prendre conscience de soi est-ce devenir étranger à soi ?

Suis-je le sujet de mes pensées ?

QUELQUES MINUTES

Le pin bas des marais tient haut sa couronne : un chiffon noir.

Mais ce qu’on voit n’est rien

à côté des racines, du système de racines disjointes, furtivement reptiles. Immortelles ou

demi-mortelles.

Je tu il elle se ramifient aussi.

Au-delà de ce qu’ils veulent.

Au-delà de Métropolis.

Du ciel laiteux de l’été, il tombe de la pluie.

C’est comme si mes cinq sens étaient branchés à un autre être

se déplaçant avec autant d’obstination

que ces coureurs vêtus de clair dans un stade où ruisselle la nuit.

X

RÉPIT EN JUILLET

Il est couché sous les grands arbres

et là-haut lui aussi. Il se répand en milliers de rameaux,

se balance d’avant en arrière,

assis sur un siège éjectable qui se déclenche dans l’instant.

Il est là-bas près des pontons, cligne des yeux lorsqu’il regarde l’eau.

Les pontons vieillissent plus vite que les hommes.

Ils ont du bois argenté et des pierres dans le ventre.

La lumière aveuglante s’y enfonce pourtant.

Il vogue tout le jour dans un bateau ouvert

sur les baies étincelantes

finit par s’endormir dans une lampe bleue

tandis que les îles rampent sur le verre, comme de grands papillons.

Prendre conscience de soi est-ce devenir étranger à soi ?

Suis-je le sujet de mes pensées ?

Tomas Tranströmer, *Visions nocturnes (Mörkerseende,* 1970*)* - Traduit du suédois par Jacques Outin

PLUS LOIN ENCORE

À la grande entrée de la ville

quand le soleil est bas.

La circulation se traîne, épaissit.

Tel un dragon paresseux, étincelant.

Je suis une des écailles du dragon.

Soudain, le soleil incandescent

est au milieu du pare-brise

et me submerge.

Je suis translucide

et une écriture inscrit

en moi

des mots tracés à l’encre sympathique

qui surgissent

lorsqu’on tient le papier au-dessus de la flamme !

Suis-je le sujet de mes pensées ?

Prendre conscience de soi est-ce devenir étranger à soi ?

Exister est-ce profiter de l'instant présent ?

[...]

EN FACTION

[...]

Mission : être là où l’on est.

Même dans ce rôle grotesque et

compassé - je suis l’endroit précis

où la genèse se perfectionne.

[...]

Mais être là où l’on est. Et attendre.

Je suis anxieux, obstiné et confus.

Les événements futurs, ils existent déjà !

Je le sens. [...]

Suis-je le sujet de mes pensées ?

Exister est-ce profiter de l'instant présent ?

Prendre conscience de soi est-ce devenir étranger à soi ?

Le futur n'existe-t-il que dans notre pensée ?

LE LONG DU RAYON

I

Le fleuve couvert de glace rayonne au soleil

ici, c’est le toit du monde,

le silence.

Je suis assis sur une barque renversée

déglutis la drogue du soleil

tournoie lentement.

II

Une roue s’étend à l’infini, elle tourne.

Ici, c’est le centre. Il est

presque immobile.

Plus loin, on observe le mouvement : des pas dans la neige

l’écriture qui glisse le long

les façades.

La circulation fourmillante des autoroutes

et la circulation silencieuse

des revenants.

Plus loin : les masques de la tragédie dans le vent contraire

et le vacarme de la vitesse - plus loin :

l’assaut

où s’évaporent les derniers mots d’amour -

ces gouttes d’eau qui rampent

sur des ailes d’acier -

et des profils qui s’exclament - écouteurs décrochés

claquant l’un contre l’autre -

des kamikazes !

III

Le fleuve couvert de glace étincelle et se tait.

Ici, les ombres sont basses

et sans voix.

Jusque-là, mes pas n’étaient que des explosions souterraines

que le silence recouvrait de peinture

de peinture.

Suis-je le sujet de mes pensées ?

Prendre conscience de soi est-ce devenir étranger à soi ?

L’imagination enrichit-elle la connaissance ?

REGARD PERÇANT LE SOL

Le soleil blanc s’écoule dans le smog.

La lumière s’égoutte, elle descend à tâtons

jusqu’à mes yeux qui reposent sous terre

loin sous la ville et regardent vers le haut,

voient la ville d’en bas : les rues, les fondations -

rappellent les vues d’avion d’une ville en temps de guerre,

bien qu’à l’envers - une photo de taupe :

des carrés de silence aux teintes assourdies.

C’est là que les décisions se prennent. Le squelette des morts

qu’on ne distingue en rien de celui des vivants.

La lumière du soleil augmente de volume, se répand

dans les cabines des avions et dans les cosses des pois.

X

TARD EN MAI

Pommiers et cerisiers en fleur aident le village à planer dans

la douce, la sale nuit de mai, gilet de sauvetage blanc, les pensées prennent le large.

Herbes et mauvaises herbes aux coups d’ailes silencieux, obstinés.

La boîte aux lettres luit paisiblement, on ne peut revenir sur ce qui est écrit.

Un vent tiède frais traverse ma chemise et touche du doigt le cœur.

Pommiers et cerisiers rient tout bas de Salomon,

fleurissent dans mon tunnel. J’ai besoin d’eux,

non pour oublier, mais pour me souvenir.

Peut-on être heureux dans un monde injuste ?

La beauté est elle promesse de bonheur ?

*Interprétation :* J’ai besoin d’eux *pour retrouver l’enchantement.*

Tomas Tranströmer, *Sentiers (Stigar,* 1973*)* - Traduit du suédois par Jacques Outin

[...]

Mr. B\*\*\*, mon aimable compagnon de voyage, en exil,

sorti de Robben Island, me disait :

« Je vous envie. La nature ne me dit rien.

Mais *des gens dans un paysage*, cela me dit quelque chose. »

Voici des gens dans un paysage.

Une photo de 1865. La chaloupe à vapeur accostée dans le chenal.

Cinq figures. Une dame en crinoline blanche, comme un grelot. comme une fleur.

Les hommes ressemblent aux figurants d’une farce paysanne.

Ils sont tous beaux, indécis, sur le point d’être gommés.

La chaloupe à vapeur, un modèle périmé -

avec haute cheminée, marquise, coque étroite -

est vraiment étrange, un OVNI après l’atterrissage.

Tout le reste sur la photo est choquant de vérité :

les rides sur l’eau,

l’autre rivage -

je peux passer la main sur ses pentes rugueuses,

je peux entendre le murmure des pins

C’est si proche. C’est

Aujourd’hui.

Les vagues sont actuelles.

Cent ans plus tard, maintenant. Les vagues arrivent par un no man’s water

et heurtent les rochers.

Je longe le rivage. Je n’ai pourtant pas l’impression de le faire.

On doit trop s’épancher, trop de dialogues à la fois, nos murs sont bien ténus.

Chaque objet dispose d’une ombre nouvelle derrière son ombre ordinaire et on l’entend la traîner, même lorsque la nuit est noire.

Le temps est-il la limite de l’homme ?

[...]

Le goémon. Les forêts de goémon luisent dans l’eau claire, elles

sont jeunes, on voudrait y refaire sa vie, se coucher de tout

son long sur son image dans le miroir et couler jusqu’à un

certain point - le goémon surnage avec des bulles d’air,

comme nous surnageons avec des idées.

Qu'est-ce qu'une idée ?

[...]

Les rochers. Là-bas, sur les lichens que chauffe le soleil,

courent les bestioles, elles sont aussi pressées que l’aiguille

des secondes - le sapin jette une ombre, elle avance

doucement comme l’aiguille des heures - en moi le temps

s’est arrêté, un temps sans fin, le temps qu’il faut pour

oublier toutes les langues et inventer le mouvement

perpétuel.

À l’abri du vent, on peut entendre l’herbe pousser - un léger

roulement de tambour par le bas, le faible grondement de

millions de flammèches, c’est ainsi qu’on entend l’herbe

pousser.

Cela a-t-il un sens de vouloir échapper au temps ?

L'homme est-il chez lui dans la nature ?

L’imagination enrichit-elle la connaissance ?

Exister, est-ce profiter de l’instant présent ?

[...]

30 juillet. L’archipel s’est fait excentrique - aujourd’hui, pour

la première fois depuis des années, l’eau grouille de

méduses, elles progressent avec calme et avec douceur, elles

appartiennent à la même compagnie maritime : AURELlA,

elles dérivent comme des fleurs après des obsèques en mer,

lorsqu’on les retire de l’eau, elles perdent toute forme

comme si l’on tirait de l’ombre une indicible vérité qui se

formulait en gelée amorphe, elles sont en fait intraduisibles,

elles ne peuvent que rester dans leur élément.

X

2 août. Quelque chose voudrait être dit, mais les mots ne suivent pas.

Quelque chose qui ne peut être dit,

*aphasie*,

il n’y a pas de mots, mais peut-être un style…

Il arrive qu’on se réveille la nuit

et qu’on jette très vite quelques mots

sur le papier le plus proche, dans la marge d’un journal

(les mots rayonnent de significations !)

mais le matin : les mêmes mots ne veulent plus rien dire, des gribouillis, des lapsus.

Ou les fragments du grand style nocturne qui nous aurait frôlés ?

Le langage trahit-il la pensée ?

Y a-t-il des choses que le langage ne puisse dire ?

[...]

Tomas Tranströmer, *Baltiques (Österjöar,* 1974*)* - Traduit du suédois par Jacques Outin

LA CLAIRIÈRE

Il y a, au milieu de la forêt, une clairière insoupçonnée que ne découvre que celui qui s’égare.

La clairière est cernée par une forêt qui étouffe peu à peu. Des troncs noirs, à la barbe cendrée des lichens. Ces arbres vissés très près sont morts jusqu’à leur cime, où quelques branches vertes effleurent la lumière. Et dessous : l’ombre qui couve de l’ombre, la tourbe qui s’étend.

Mais l’herbe est étrangement vivante sur cette place ouverte. Où gisent de grandes pierres qui semblent alignées. Sans doute les fondations d’une maison, mais je me trompe peut-être. Qui a vécu ici ? Personne ne peut nous renseigner. Les noms sont quelque part, dans des archives que nul n’ouvre plus (seules les archives gardent leur jeunesse). La tradition orale se perd et, avec elle, les souvenirs. Le clan tzigane se souvient, mais ceux qui savent écrire oublient. Noter pour oublier.

Un bruissement de voix dans la chaumière, c’est le centre du monde. Mais ses habitants meurent ou s’en vont, et la chronique prend fin. La chaumière reste à l’abandon pendant bien des années. Et elle se change en sphinx. À la fin, tout s’en est allé, si ce n’est les fondations.

Je suis déjà venu ici, d’une certaine façon, mais je dois repartir maintenant. Je plonge dans les taillis. On n’arrive à les traverser qu’en faisant un pas en avant et deux pas sur le côté, comme un cavalier d’un jeu d’échecs. Mais la forêt s’éclaircit peu à peu et la lumière revient. Mes pas s’allongent. Un sentier vient se blottir contre moi. Je suis de retour dans le réseau de communication.

Sur le pylône bourdonnant d’une ligne à haute tension, un scarabée s’est mis au soleil. Sous ses élytres luisants, les ailes reposent, aussi judicieusement repliées qu’un parachute empaqueté par un spécialiste.

X

LA GALERIE

[...]

Il arrive, mais rarement

que l’un de nous *voie* vraiment l’autre :

quelqu’un apparaît un instant

comme sur une photographie, mais plus distinctement,

avec, à l’arrière-plan,

quelque chose de plus grand que son ombre.

Il se tient debout devant une montagne.

C’est davantage une coquille d’escargot qu’une montagne.

C’est davantage une maison qu’une coquille d’escargot.

Ce n’est pas une maison, mais cela a beaucoup de chambres.

C’est indistinct mais subjugant.

Il naît dans cette coquille, et elle naît en lui.

C’est sa vie, c’est son labyrinthe.

Que pouvons-nous savoir des autres ?

Ne sommes-nous que la somme des choix que nous faisons ?

MONTAGNES NOIRES

[...] La mort, cette tache de naissance, poussait plus ou moins vite chez chacun d’entre nous. [...]

L’homme doit-il se résigner à mourir ?

RETOUR

La conversation téléphonique ruisselait dans la nuit et scintillait sur les campagnes et les faubourgs.

Puis j’ai mal dormi dans ce lit d’hôtel.

Je ressemblais à l’aiguille de cette boussole que, le cœur battant, le coureur de cross porte dans la forêt.

X

COIN DE FORÊT

Quand j’y allai, deux ailes claquèrent affolées, et ce fut tout. On y va seul. C’est un grand édifice composé de fissures, un édifice qui vacille toujours, mais jamais ne s’abat. Le soleil flotte au centuple par les fissures. Dans le jeu des lumières règne une pesanteur inversée: la maison est ancrée dans le ciel, et ce qui tombe, tombe vers le haut. Là-bas, on a le droit de se retourner. Là-bas, on a la permission de porter le deuil. Là-bas, on ose regarder en face certaines vérités anciennes, celles qui d’ordinaire restent emmitouflées. Mes rôles des bas-fonds, là-bas, remontent à la surface, ils pendent comme ces crânes desséchés dans la case des ancêtres, sur une île perdue de Mélanésie. Une lueur enfantine sur ces affreux trophées.

Si douce est la forêt.

La beauté est elle promesse de bonheur ?

FUNCHAL

Le restaurant de poisson sur la plage, une modeste baraque dressée par des naufragés. Ils sont nombreux à faire demi-tour sur le pas de la porte, hormis les coups de vent venus de l’océan. Une ombre se tient dans un réduit fumant et fait griller deux poissons selon une antique recette de l’Atlantide, de petites explosions d’ail, l’huile coule sur les tomates en tranches. Chaque bouchée nous dit que l’océan nous veut du bien, une berceuse des bas-fonds.

Elle et moi, nous nous regardons dans les yeux. Comme si l’on moindre fatigue. Nous sommes du côté de la bête, bienvenus, nous ne vieillissons pas. Nous avons pourtant vécu tant de choses ensemble, nous nous en souvenons, et aussi de ces heures où nous ne valions pas grand-chose (quand, par exemple, nous faisions la queue pour donner notre sang au colosse bien portant - il avait ordonné une transfusion), des situations qui auraient dû nous séparer si elles ne nous avaient rapprochés, et des situations que nous avons oubliées ensemble - mais elles ne nous ont pas oubliés ! Elles se sont muées en pierres claires et obscures. Pierres éparpillées d’une mosaïque. Et voilà ce qui arrive : les fragments se rejoignent dans les airs, la mosaïque se reforme. Elle nous attend. Elle luit sur le mur de la chambre d’hôtel, un design délicat et violent, un visage peut-être, nous n’arrivons pas à tout saisir quand nous nous déshabillons l’un l’autre.

Nous sortons à la nuit tombante. L’énorme patte bleu foncé du cap s’étend là, comme lancée dans l’océan. Nous entrons dans le tourbillon humain, on nous bouscule aimablement, doux contrôles, tout le monde parle avec ardeur cette langue étrangère. « Personne n’est une île. » Nous gagnons en force grâce à *eux*, mais aussi grâce à nous-mêmes. À ce qu’en nous les autres ne peuvent voir. À ce qui ne peut que se rejoindre. L’ultime paradoxe, une fleur de garage, la soupape à la bienveillante obscurité. Une boisson qui pétille dans des verres vides. Un haut-parleur qui diffuse du silence. Un sentier qui se referme derrière chaque pas. Un livre qu’on ne peut lire que dans l’obscurité.

X

Tomas Tranströmer, *La barrière de vérité (Sanningsbarriären,* 1978*)* - Traduit du suédois par Jacques Outin

I

COURTE PAUSE DURANT LE CONCERT D’ORGUE

L’orgue s’arrête de jouer et un silence de mort s’installe dans l’église

mais pour quelques secondes seulement.

Pénètre alors le doux bourdonnement du trafic

extérieur, le grand orgue.

Nous voilà encerclés par les murmures de la circulation qui se promènent

le long des murs de la cathédrale.

Où le monde extérieur glisse, tel un film translucide

dans un combat d’ombres en pianissimo.

Comme s’il appartenait aux bruits de la rue, j’entends

un de mes pouls battre dans le silence,

j’entends mon sang tourner, cette cascade qui se cache

en moi et m’accompagne toujours,

et tout aussi proche que mon sang et aussi lointain

qu’un souvenir du temps de mes quatre ans,

j’entends passer un semi-remorque qui fait trembler les murs six-centenaires.

Tout cela est aussi éloigné que peut l’être le sein

d’une mère, pourtant je suis cet enfant

qui très loin entend parler les adultes, les voix des vainqueurs et des perdants qui s’entremêlent.

Le temps est-il un processus linéaire ?

Une congrégation clairsemée occupe les bancs bleus. Et les colonnes

se dressent tels des arbres étranges :

sans racines (seulement ce sol commun) ni

crêtes (seulement ce toit commun).

Je revis un rêve. Je me retrouve seul dans

un cimetière. La bruyère luit partout,

aussi loin que porte le regard. Qui est-ce que j’attends ? Un ami. Pourquoi

ne vient-il pas ? Parce qu’il est déjà là.

Doucement, la mort fait remonter la lumière par le bas, par

le sol. La lande brille d’une couleur lilas de plus en plus intense

- non, d’une couleur jamais vue jusque-là… jusqu’à ce que les lueurs

blêmes de l’aube viennent siffler entre mes paupières

et que je me réveille à cet immuable PEUT-ÊTRE qui

me transporte dans un monde chancelant.

Et les images abstraites de l’univers sont aussi impossibles que l’est

le dessin d’une tempête.

X

Chez moi, l’omnisciente Encyclopédie occupe un mètre

linéaire de bibliothèque : j’y ai appris à lire.

Mais chacun se fait rédiger son encyclopédie,

elle grandit dans nos âmes,

elle s’écrit de la naissance à la mort, des centaines

de milliers de pages pressées l’une contre l’autre,

mais entre elles, il y a toujours de l’air ! Comme dans le feuillage frémissant

des forêts. Le livre des contradictions.

Ce qui y est écrit change à chaque instant, les images

se retouchent toutes seules, les mots scintillent.

Une lame de fond roule à travers le texte, suivie de

la prochaine et d’une autre encore…

Ne sommes-nous que la somme des choix que nous faisons ?

Avons nous le choix d'être libre ?

Comment peut-il y avoir du nouveau ?

EN MARS - 79

Las de tous ceux qui viennent avec des mots, des mots mais pas de langage,

Je partis pour l’île recouverte de neige.

L’indomptable n’a pas de mots.

Ses pages blanches s’étalent dans tous les sens !

je tombe sur les traces de pattes d’un cerf dans la neige.

Pas des mots, mais un langage.

Qu'est-ce qui a du sens ?

L'homme est-il chez lui dans la nature ?

Le langage n'est-il qu'un outil ?

Y a-t-il des choses que le langage ne puisse dire ?

LES SOUVENIRS M’OBSERVENT

Un matin de juin, alors qu’il est trop tôt

pour s’éveiller et trop tard pour se rendormir.

Je dois sortir dans la verdure saturée

de souvenirs, et ils me suivent des yeux.

Ils restent invisibles, ils se fondent

dans l’ensemble, parfaits caméléons.

Ils sont si près que j’entends leur haleine,

bien que le chant des oiseaux soit assourdissant.

Le temps est-il un processus linéaire ?

LES REGARDS DE L’HIVER

Je penche comme une échelle et j’entre

avec le visage au premier étage du cerisier.

Me voici dans l’horloge des couleurs où tinte le soleil.

J’en ai fini de ses fruits noirs plus vite que quatre pies.

Quand soudain, et de loin, le froid vient me heurter.

L’instant noircit

et persiste, telle la marque d’une hache dans le tronc.

Dès maintenant, il se fait tard. Nous partons presque en courant,

hors de portée du regard, dans l’antique système du cloaque.

Ces tunnels. Où nous déambulons des mois durant,

à moitié en service, et à moitié en fuite.

Court instant de ferveur quand, au-dessus de nous, on ouvre une lucarne

et que tombe une pâle lumière.

Nous levons le regard : le ciel étoilé par la grille des égouts.

X

LA GARE

Le train est entré en gare. Il aligne ici toutes ses voitures,

mais pas une porte ne s’ouvre, personne ne monte ni ne descend.

D’ailleurs, y a-t-il des portes ? Dedans, le grouillement

de gens séquestrés qui vont et puis qui viennent.

Ils regardent hagards par les fenêtres bloquées.

Et dehors, un homme longe le train, avec une masse.

Il cogne sur les roues, un tintement léger. Si ce n’est ici !

Ici le son grossit de façon incroyable : un coup de tonnerre,

le son des cloches d’une cathédrale, ou d’un transatlantique

qui soulève tout le train et les pierres mouillées de la contrée.

chante. Vous vous en souviendrez. Poursuivez le voyage !

X

RÉPONDRE AUX LETTRES

Dans le tiroir inférieur de la commode, je retrouve une lettre arrivée ici, une première fois, voici vingt-six ans. Une lettre affolée, qui respire encore quand elle arrive pour la seconde fois.

Une maison a cinq fenêtres : par quatre d’entre elles, le jour brille avec calme et félicité. La cinquième fait face à un ciel noir, à l’orage et à la tempête. Je suis à la cinquième fenêtre. La lettre.

Parfois il existe un abîme entre le mardi et le mercredi, mais vingt-six ans peuvent défiler en un instant. Le temps n’est pas une distance en ligne droite, mais plutôt un labyrinthe, et quand on s’appuie au mur, au bon endroit, on peut entendre des pas précipités et des voix, on peut s’entendre passer, là, de l’autre côté.

Cette lettre n’a-t-elle jamais eu de réponse ? Je n’en sais plus rien, *c’était* il y a si longtemps déjà. Les innombrables seuils de l’océan ont poursuivi leur marche. Le cœur a continué à bondir, de seconde en seconde, comme un crapaud dans l’herbe humide d’une nuit d’août.

Les lettres sans réponse s’amassent tout là-haut, comme les cirro-stratus qui annoncent la tourmente. Elles ternissent les rayons du soleil. Je répondrai un jour. Un jour, lorsque je serai mort et que j’arriverai enfin à me concentrer. Ou du moins assez loin d’ici pour arriver à me retrouver. Quand je viens d’atterrir dans la grande ville et quand je longe la 125e Rue, dans le vent qui balaie la rue des ordures en fête. Moi qui aime tant flâner et me perdre dans la foule, un T majuscule dans la masse du texte sans fin.

Le temps est-il un processus linéaire ?

Prendre conscience de soi est-ce devenir étranger à soi ?

OURAGAN D’ISLANDE

Pas un tremblement de terre, mais des secousses célestes. Turner aurait pu les peindre, une fois amarré. Un gant solitaire venait de passer, en virevoltant, à des kilomètres de sa main. Je peux me frayer un chemin dans ce vent contraire, jusqu’à cette maison de l’autre côté du champ. J’ondoie dans l’ouragan. Je passe aux rayons X, le squelette remet sa lettre de démission. La panique augmente, alors que je louvoie, que je chavire, je chavire et je me noie sur la terre ferme ! Que cela pèse lourd, tout ce que soudain je dois porter, qu’il est pénible pour un papillon de remorquer une péniche ! Enfin arrivé. Un dernier corps-à-corps avec la porte. Et dedans maintenant. Dedans maintenant. Derrière la grande baie vitrée. Quelle curieuse et grandiose invention que le verre - de pouvoir être tout près, sans être concerné… Dehors, une horde de sprinters diaphanes s’élance, en grand format, sur la plaine volcanique. Mais je n’ondoie plus. Je suis assis derrière le verre, immobile, comme mon propre portrait.

Serions-nous plus libres sans machines ?

L'homme est-il chez lui dans la nature ?

ANÉMONES

Se faire ensorceler - il n’y a rien de plus simple. C’est un des plus vieux trucs du printemps et de la terre : les anémones. Qui sont inattendues, d’une certaine manière. Elles surgissent des frémissements brunis de l’année écoulée, en des lieux négligés où sinon le regard ne s’arrêterait jamais. Elles flambent et elles planent, oui, c’est ça, elles planent, ce qui est dû à la couleur. Cette ardente teinte violacée qui n’a plus de poids à présent. Car ici, c’est l’extase, même si elle est assourdie. « La carrière » - chose déplacée ! « Le pouvoir » et « la publicité » - ridicules ! Certes, ils avaient arrangé une grande réception, là-haut à Ninive, fait ripaille et moult ribotes. Rutilants - au-dessus des têtes, les lustres en cristal flottaient, tels des vautours de verre. À la place d’une pareille impasse, encombrée et bruyante, les anémones ouvrent un couloir secret vers une fête authentique, d’un silence absolu.

La fête est-elle toujours un gaspillage ?

Qu'est-ce qui a du sens ?

LA MAISON BLEUE

[...]

C’est toujours aussi tôt ici, c’est avant la croisée des chemins, avant les décisions irrévocables. Merci pour cette vie ! Je manque pourtant d’alternatives. Toutes mes esquisses veulent devenir réalité.

Au loin, sur l’eau, un moteur étire l’horizon de cette nuit d’été. La douleur et la joie se dilatent ensemble, sous le verre grossissant de la rosée. En fait, nous ne savons pas, mais nous pressentons qu’il existe un bateau jumeau de notre vie, qui suit un tout autre cours. Alors que le soleil flambe derrière les îles.

Ne sommes-nous que la somme des choix que nous faisons ?

SOMBRES CARTES POSTALES

I

L’agenda est rempli, l’avenir incertain.

Le câble fredonne un refrain apatride.

Chutes de neige dans l’océan de plomb. Des ombres se battent sur le quai.

X

II

Il arrive au milieu de la vie que la mort vienne

prendre nos mesures. Cette visite

s’oublie et la vie continue. Mais le costume se coud à notre insu.

Peut-on penser la mort ?

LES RATURES DU FEU

Durant ces mois obscurs, ma vie n’a scintillé que lorsque je faisais l’amour avec toi.

Comme la luciole qui s’allume et s’éteint, s’allume et s’éteint - nous pouvons par instants suivre son chemin dans la nuit parmi les oliviers.

Durant ces mois obscurs, ma vie est restée affalée et inerte

alors que mon corps s’en allait droit vers toi.

La nuit, le ciel hurlait.

En cachette, nous tirions le lait du cosmos, pour survivre.

Que suis-je par rapport à mon corps ?

POSTLUDIUM

Je racle comme une drague sur le fond de la terre.

Ne s’accrochent que des choses dont je n’ai nul besoin.

Indignation lassée, résignation ardente.

Les bourreaux emportent les rochers. Dieu écrit sur le sable.

Chambres calmes.

Les meubles sont prêts à l’envol dans la clarté lunaire.

Doucement j’entre en moi

par une forêt d’armures creuses.

Est-on soi même ou le devient-on ?

Tomas Tranströmer, *La place sauvage (Diet Vilda Torget,* 1983*)* - Traduit du suédois par Jacques Outin

BERCEUSE

[...]

Longtemps après que le ciel ait noirci, un avion viendra,

les passagers verront sous eux les villes scintiller comme

le trésor des Goths.

X

RUES DE SHANGHAI

Ils sont nombreux dans le parc à lire le papillon blanc.

J’aime ce papillon comme un coin de vérité qui volette au vent !

À l’aube, les masses humaines font démarrer notre planète

silencieuse au pas de course.

Le parc s’emplit de gens. À chacun huit visages polis comme

le jade, pour toutes les situations, pour éviter toute erreur.

À chacun aussi ce visage invisible reflétant « ce dont on ne

parle pas».

Ce qui remonte dans les moments de fatigue, aussi amer

qu’une gorgée d’eau-de-vie de serpent à l’arrière-goût

écaillé et persistant.

Les carpes de l’étang se déplacent sans cesse, elles nagent

en dormant, sont un modèle pour le croyant : toujours

en mouvement.

Peut-on être soi-même devant les autres ?

[...]

À l’aube, notre planète silencieuse démarre sous le pas des

masses humaines.

Nous sommes tous à bord de la rue, on s’y bouscule comme

sur le pont d’un bac.

Où allons-nous ? Les tasses à thé suffiront-elles ? Nous devons

nous estimer heureux d’avoir eu le temps d’embarquer !

Nous sommes à mille ans de la naissance des claustrophobes.

Derrière ceux qui avancent, plane une croix qui cherche à nous

rejoindre, nous dépasser, s’unir à nous.

Quelque chose qui voudrait s’approcher par surprise, nous

couvrir les yeux des deux mains et murmurer « Devine

qui c’est ! »

Nous semblons presque heureux au soleil, alors que nous

saignons de ces blessures dont nous ignorons tout.

Les hommes vivent-ils en société par intérêt ?

Qu'est-ce qui a du sens ?

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

VERMEER

[...]

Passer au travers du mur dans l’atelier éclatant

à la seconde qu’on a autorisée à durer des siècles.

Des toiles qui s’intitulent *la Leçon de musique*

Ou *Femme en bleu lisant une lettre* -

elle en est au huitième mois, deux cœurs s’agitent en elle.

Derrière, sur le mur, pend une carte froissée de la Terra

Incógnita.

Respirer avec calme… Une mystérieuse matière bleue a été

clouée aux sièges.

Les rivets dorés sont entrés au vol, à une vitesse inouïe,

pour s’arrêter net,

comme s’ils avaient toujours été au repos.

Les oreilles bourdonnent à force de profondeur ou d’altitude.

C’est la pression venue de l’autre côté du mur

qui amène les réalités à se dissoudre

et affermit le pinceau.

Passer les murs est une chose douloureuse, on en tombe

malade mais c’est indispensable.

Le monde est un. Quant aux murs…

Et les murs sont une part de toi -

on le sait ou on l’ignore, mais c’est ainsi pour tout le monde,

sauf les petits enfants. Pour eux, pas de murs.

Le ciel éclatant s’incline contre la muraille.

C’est comme une prière qu’on adresse au vide.

Et le vide tourne son visage vers nous

et murmure :

« Je ne suis pas vide, je suis ouvert. »

<http://www.getty.edu/art/exhibitions/vermeer/zoom.html#>

L’art transforme-t-il notre conscience du réel ?

L'oeuvre d'art peut elle nous apprendre quelque chose ?

Choisit-on d’être artiste ?

Risquons nous de passer á côté de notre vie ?

Prendre conscience de soi est-ce devenir étranger à soi ?

Suis-je le sujet de mes pensées ?

L’esprit a-t-il accès aux choses ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

La perception peut-elle s'éduquer ?

L'art peut-il manifester la vérité ?

VOÛTES ROMANES

Au milieu de l’immense église romane, les touristes se pressaient dans la pénombre.

Une voûte s’ouvrait sur une voûte, et aucune vue d’ensemble.

La flamme de quelques cierges tremblotait çà et là.

Un ange sans visage m’enlaça

et me murmura par tout le corps :

« N’aie pas honte d’être homme, sois-en fier !

Car en toi, une voûte s’ouvre sur une voûte, jusqu’à l’infini.

Jamais tu ne seras parfait, et c’est très bien ainsi. »

Aveuglé par mes larmes,

je fus poussé sur la piazza qui bouillait de lumière

en même temps que Mr et Mrs Jones, Monsieur Tanaka et la Signora Sabatini

et en eux, une voûte s’ouvrait sur une voûte, jusqu’à l’infini.

Que pouvons-nous savoir des autres ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

ORVET

[...]

Ce matin, ma très douce a chassé les démons.

Comme dans le Sud, quand on ouvre la porte d’une remise obscure,

et la lumière jaillit,

et les cafards filent vite vite dans les coins et jusqu’en haut des murs

et disparaissent - on les a vus sans les voir,

ainsi sa nudité a fait fuir les esprits.

Comme s’ils n’avaient jamais été là.

Mais ils vont revenir

pour, de leur mille mains, bouleverser le vétusté central téléphonique de nos nerfs.

X

[...]

Ceux qui jamais ne résident autre part que dans leur façade,

ceux qui jamais ne sont distraits,

ceux qui jamais n’ouvrent la mauvaise porte pour entrapercevoir

Le Non-Identifié,

laissez-les donc !

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

Prendre conscience de soi est-ce devenir étranger à soi ?

Est-on soi même ou le devient-on ?

Tomas Tranströmer, *Pour les vivants et les morts (För levande och Döda,* 1989*)* - Traduit du suédois par Jacques Outin

AVRIL ET SILENCE

Le printemps est désert.

Un fossé de velours assombri

rampe à mes côtés

sans se mirer.

Les seules à briller

sont ces fleurs jaunes.

Mon ombre me porte

comme un violon

dans sa boîte noire.

tout ce que je voudrais dire

reluit hors de portée

comme l’argenterie

chez l’usurier.

Y a-t-il des choses que le langage ne puisse dire ?

JOURNAL DE NUIT

Une nuit de mai, j’ai accosté

dans une fraîche clarté lunaire

là où les fleurs et les herbes sont grises

mais les senteurs verdoient.

J’ai glissé en haut de la colline

dans la nuit daltonienne

alors que des pierres blanches

le signalaient à la lune.

Un espace de temps

de quelques minutes de long

de cinquante-huit ans de large.

Le temps est-il un processus linéaire ?

Et derrière moi

au-delà de l’eau plombée

s’étendait l’autre rive

et ceux qui la gouvernent.

Des gens avec un avenir

à la place du visage.

Exister est-ce profiter de l'instant présent?

Le désir nous éloigne-t-il du vrai ?

Suis-je le sujet de mes pensées ?

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

LE COUCOU

Un coucou criait dans le bouleau, un peu au nord de la maison. Il criait si fort que je crus d’abord à un chanteur d’opéra qui imitait un coucou. Puis je l’aperçus, ébahi. Ses plumes caudales montaient et redescendaient à chaque intonation, comme le levier d’une pompe. L’oiseau sautillait à pattes jointes, se retournait et criait en tous sens. Il décolla ensuite, survola la maison en lâchant quelques jurons, et partit très loin vers l’ouest… L’été vieillit et tout se confond en murmures mélancoliques. Le cuculus canorus retourne sous les tropiques. En Suède, son temps est passé. Il n’a pas été bien long ! En réalité, le coucou est citoyen du Zaïre… Je ne suis plus tout à fait aussi heureux de voyager. Mais les voyages viennent me visiter. Maintenant qu’on me met de plus en plus à l’écart, que mes cercles annuels augmentent, que j’ai besoin de lunettes pour lire. Il se passe toujours beaucoup plus de choses que nous ne pouvons en supporter. Il n’y a rien de quoi il faille s’étonner. Ces pensées me portent avec autant de constance que Susi et Chuma portaient la momie de Livingstone à travers l’Afrique.

X

COMME QUAND ON ÉTAIT ENFANT

Comme quand on était enfant : un incroyable affront

vous passe sur la tête comme un sac

et, par les mailles du sac, on entrevoit le soleil

on entend fredonner les cerisiers.

Mais rien n’y fait, le grand affront

vous couvre la tête et le torse et les genoux

et on avance sporadiquement

mais sans être heureux du printemps.

Oui, c’est ça, un bonnet scintillant qu’on tire sur les yeux

pour regarder entre les mailles.

Dans la baie, sans un bruit, des ronds fourmillent sur l’eau.

Des feuilles vertes obscurcissent la terre.

X

LA LUMIÈRE NOUS INONDE

Les longues bêtes du printemps errent devant la fenêtre

et le dragon transparent des rayons du soleil

passe tel un train de banlieue

infini - dont jamais nous n’avons vu la tête.

Aussi fières que des crabes, les villas de la plage

se déplacent sur le côté.

Le soleil fait scintiller les statues.

L’océan de feu déchaîné dans l’espace

se transmue en caresse.

Le compte à rebours est entamé.

L’imagination enrichit-elle la connaissance ?

La perception peut-elle s'éduquer ?

HAÏKUS

Le soleil est bas maintenant.

Nos ombres sont géantes.

bientôt tout sera dans l’ombre.

Et la nuit coule

d’est en ouest à

la vitesse de la lune.

Un couple de libellules

enchevêtrées

est passé dans un bruit d’ailes.

Présence de Dieu.

Une porte close s’est ouverte

dans le tunnel des chants d’oiseaux.

Des chênes et la lune.

Clarté et constellations muettes.

Le froid de la mer.

X

DE L’ÎLE EN 1860

Un jour qu’elle rinçait son linge sur le ponton

le froid du détroit lui remonta par les bras

et jusque dans l’existence.

Les larmes se glacèrent en lunettes.

L’île s’était soulevée d’elle-même dans l’herbe

et l’étendard des harengs ondulait dans les bas-fonds.

[...]

X

AU MILIEU DE L’HIVER

Une lumière blême

jaillit de mes habits.

Solstice d’hiver.

Des tambourins de glace cliquetante.

Je ferme les yeux.

Il y a un monde muet

il y a une fissure

où les morts passent la frontière

en cachette.

X

Tomas Tranströmer, *Gondole funèbre (Sorgegondolen,* 1996*)* - Traduit du suédois par Jacques Outin

FAÇADES

I

Tout au bout du chemin, j’aperçois le pouvoir

et il ressemble à un oignon

dont les visages superposés

se détachent peu à peu…

Peut-on être soi-même devant les autres ?

La politique échappe-t-elle à l'exigence de vérité ?

II

Il est minuit. Les théâtres se vident.

Les mots flamboient sur les façades.

Le mystère des lettres restées sans réponse

s’abîme dans ce froid scintillement.

X

Tomas Tranströmer, *Poèmes ciourts (Korta Dikter,* 2002*)* - Traduit du suédois par Jacques Outin

Ils jouent au football

soudaine confusion - la balle

a fait le mur.

Ils font souvent du bruit

pour effrayer le temps jusqu’à

ce qu’il trotte plus vite.

Des vies mal épelées -

la beauté subsiste sous forme

de tatouages.

Quand on reprit le fugitif

il avait les poches pleines

de chanterelles.

Le fracas des ateliers

et les pas lourds du mirador

déroutaient la forêt.

Le portail s’ouvre en glissant

nous voici dans la cour du pénitencier

dans une nouvelle saison.

Les lampes du mur s’allument -

le pilote du vol de nuit voit une tache

de lumière irréelle.

Nuit - un semi-remorque

passe tout près, les détenus

rêvent en tremblant.

Le garçon boit du lait

et s’endort tranquille dans sa cellule

une mère de pierre.

Pourquoi voulons-nous être libres ?

Tomas Tranströmer, *Prison (Fängelse,* 1959*)* - Traduit du suédois par Jacques Outin

Memory is always in movement. It's not something that allows us to go to the storeroom to take something as it was there without anyone having modified it. It is already a thing we have worked on over the years.

Connaissons-nous mieux le présent que le passé ?

In this living in time we are like the athlete who in order to leap forwards must always take a step backwards for if he cannot take a step backwards he cannot leap forwards.

As-t-on besoin du passé pour construire son avenir ?

L'action politique doit-elle être guidée par la connaissance de l'histoire ?

We in as much as we can say "I" are our memory. I mean to say that the memory is the soul. When people suffer total memory loss they become a vegetable and no longer have a soul.

Que suis-je par rapport à mon corps ?

Quelle différence peut-on faire entre l'esprit et le corps ?

Humberto Eco

1. <<http://drive.google.com/open?id=16evO8V2FxaveV9FRqtaNRjhavyth9XrufKHtZRDPflU>> [↑](#footnote-ref-0)